



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

★ Meilleuz ★ ★ Voeux ★

*Le temps s'en va, le temps s'en va,
ma Dame.
Pas ! Le temps non, mais nous nous
en allons...*

Ces vers de Ronsard me venaient en mémoire au moment de vous écrire les vœux traditionnels de l'Amicale. Les poètes souvent sont de vrais philosophes, des sages par la pensée et par le verbe. Et « ceux qui saisissent les discours des sages sont eux-mêmes des sages, et ils font pleuvoir les maximes parfaites » (Eccles. XVIII-28).

Au pays de Loire, André BERSET est de ceux-là : des mots choisis, pesés, d'une étonnante simplicité, construisent le poème qu'il nous donne aujourd'hui, des mots de sagesse « dans le temps qui lui convient » / Avec ses vœux pour 1991.

Nous y sommes sensibles, et nous l'en remercions de tout cœur.

T.

Noël 1944

Notre Ardenne vit dans la terreur depuis le 17 décembre. A travers le brouillard, sur les routes verglacées, entre les sapinières où les neiges et le givre ont écrasé et cassé les grands épicéas, les « Tigres » et les « Panthers » de Manteufel et de Peiper progressent, avec pour but la Meuse, Anvers et l'encerclement des armées alliées. Américains et Anglais, un moment ébranlés, s'opposent, héroïquement, à cette vague, ils luttent, pied à pied, et leur résistance à St-Vith, Elsenborn et Bastogne va rendre ces noms aussi célèbres que Waterloo ou Trafalgar dans toute l'Amérique, de la Floride à l'Alaska.

Les jeunes soldats des deux camps de cette « guerre civile de l'Europe au XX^e siècle » dorment, aujourd'hui à Ham, Sandweiler, Henrichapelle, La Neuville, réconciliés dans la mort.

Parmi les horreurs de la guerre, il arrive des miracles. En voici un qui s'est passé à la Noël 1944, du côté de Saint-Vith.

Dans les villages des hauts plateaux, aux églises souvent dévastées, parfois transformées en hôpitaux ou en refuges, toujours interdites au culte, en raison des circonstances, il n'est nulle part question de messe de minuit : le son des canons et les aboiements des mortiers et des mitrailleuses ont remplacé le chant des cloches, la lueur des coups de départ celle des cierges.

Dans un coin perdu, près d'un bois de mélèzes, une clairière, quelques « arpens de neige », à l'écart des grandes routes, une petite « exploitation » avec quelques bovidés. Aucun signe de vie, la cheminée semble sans fumée. Les chiens eux-mêmes ne donneront de la voix qu'au dernier moment... quand ce qui reste d'une patrouille perdue de 5 soldats américains frappera à la porte, après s'en être... approchée... avec des ruses de Sioux !

De mauvais gré (mais comment faire autrement) les paysans les accueillent : ils ont peur de tous les soldats... et puis, avant 1918, eux aussi étaient Allemands.

Mais c'est Noël, la fermière fait place pour eux à la grande table de chêne qu'éclairait une bougie fichée dans le goulot d'une bouteille vide.

Maigre réveillon, mais pour ces jours-là, plantureux : des pommes de terre au lard et les « Rations K » apportées par les soldats. « Aussitôt que nous aurons mangé et que nous aurons un peu « récupéré », nous partirons ! » semblent dire les Américains, plus par

gestes que par le nasillement de leur discours ! Quand, tout à coup, on frappe de nouveau à la porte... qui, avec une bourrasque de neige, laisse entrer une patrouille de « landsturme »...

Face à face, arme au poing... Ils vont se battre ! Quand la fermière s'écrie : « Nein ! Das ist weihnacht ! Ruhig sein ! » Et le miracle arrive. En silence d'abord, leurs armes accrochées aux dossiers, ils mangent, ce qui est sur la table car les Allemands n'ont rien apporté. Un gars de Boston met son paquet de Camel sur la table. Ils finissent par chanter Stille Nacht et Jungel Bill. Puis, le moment venu, chaque groupe reprend sa route. Les Allemands ont indiqué aux autres le chemin le plus sûr.

Joyeux Noël. Stille Nacht. Merry Christmas !

J.-M. F.

(« Les 3 Stalags V », de Belgique).

RECTIFICATIF

Rendez-vous à :

« OPÉRA-PROVENCE »

Dimanche

13 JANVIER 1991

à 12 heures

VENEZ NOMBREUX !

(Prévenez si possible le bureau)

PENSEZ SANS FAUTE

A

LA COTISATION 1991

MERCI.

LA SAGESSE

*Un an s'est écoulé depuis mes derniers vœux.
Douze mois d'une année... On est un peu plus vieux ;
Un peu plus las, parfois, des mots, des habitudes,
Des soucis, des tracas et des ingratitude.*

*On « utopise », en soi, des désirs incertains ;
On rêve d'égaliser d'ineffables destins,
On se voit côtoyer les plus grands de ce monde,
(Lesquels de leur côté, le trouvent bien immonde).
On se voudrait célèbre... Ou riche... Immensément,
Sortir de son carcan, son environnement...*

*Car l'humain n'est pas sage, il croit toujours mieux faire ;
La présomption funeste est souvent son affaire.
La chance l'a comblé de fétus de bonheur,
Mais il demande plus : Amour... Richesse... Honneurs...*

*A quoi bon ?!... Ici bas, ces folles exigences
Ne font pas plus d'heureux que la piètre indigence ;
Et qui croyait atteindre une extase aux sommets,
A souvent constaté qu'on n'y parvient jamais.*

*C'est pourquoi, sans vouloir attenter à vos rêves,
Je fais souhait, pour vous, en ce moment de trêve,
Que le sort vous apporte, avec le nouvel an,
Tout ce que vos penchants convoitent, moins l'élan
Qui pourrait vous conduire aux envieuses faiblesses
N'apportant pas la joie...*

...Et beaucoup de sagesse.

André BERSET.

LE SOLDAT AU VISAGE DE CHRIST

IL PORTAIT DANS SON CŒUR LE PARDON

Fin décembre 1944. L'Armée soviétique a encerclé Budapest défendu par les troupes allemandes.

La population s'est terrée dans les caves. Elle est anxieuse : tous savent que les divisions composées d'Ukrainiens ont obtenu le droit de piller la ville durant quarante huit heures.

Le matin du 18 janvier, le bruit se répand que les troupes ukrainiennes, après avoir déjà occupé la banlieue, ont progressé jusque dans les rues avoisinantes. Quelqu'un lance un cri d'épouvante : « Ils sont là ! »

Nous nous précipitâmes vers les petits souterrains défoncés de la cave. Seul un soldat soviétique avait pénétré dans la cour, après avoir enjambé la palissade. Il restait debout dans la neige et regardait autour de lui — dans la brume légère ; il semblait un colosse, une apparition d'épouvante. C'était lui qui personnifiait l'Armée rouge victorieuse : c'était lui qui était cette Ukraine venue se venger. Il était coiffé d'un haut bonnet de fourrure grise et portait en bandoulière une terrible mitrailleuse...

Lorsqu'il se dirigea vers l'entrée de notre cave, nous nous mîmes rapidement en rang, au garde-à-vous et attendîmes dans le silence le plus complet, transformés en statues de pierre ; seules les lèvres des femmes murmuraient doucement des prières.

La porte s'ouvrit et le soldat soviétique entra dans la cave, l'éclairant de la faible lueur que projetait la lampe électrique qu'il avait dans la main gauche ; dans la main droite, il tenait un grand revolver noir...

Son visage hâlé par le vent était extrêmement triste, fatigué, sans expression.

La lumière s'arrêta sur le visage décharné au teint verdâtre d'une fillette de dix ans. Sa bouche était à demi-ouverte, figée dans un cri de panique. Le cercle jaune de lumière s'arrêta un long moment sur son visage affamé, formant une étrange auréole dorée.

Le soldat soviétique mit dans sa poche la lampe et le revolver, ainsi que procéda le médecin lorsqu'il

Suite page 2.

range ses instruments quand il a terminé son examen. Mais son visage ne trahissait pas ses desseins.

Le haut bonnet de fourrure grise se baissa sous la porte lorsqu'il sortit de la cave sans un mot.

Nous n'avions pas bougé. Il était évident qu'il allait revenir avec un plus grand nombre de soldats. Et que se passerait-il alors ?

Il fut de retour quelques minutes plus tard, seul, sans mitrailleuse. Il apportait un grand pain noir de soldat, long d'un mètre qu'il posa sur la table d'un geste timide et gauche. Je regardai sa main sillonnée de rides profondes comme labourée par une charrue, aux ongles cassés.

Il sortit d'un pas hésitant, sans nous regarder.

Nous sommes dans l'immédiat après-guerre, à la fin de l'année 1945 qui vit l'effondrement du Grand Reich... La scène se passe dans les communs d'un château occupé par les Américains. C'est le soir de Noël. Groupés autour de l'âtre et de l'arbre, il y a là : les propriétaires du château, — trois frères — les barons Erasme, Aegide et Amédée von Liljecrona ; ce dernier a passé quatre ans à Buchenwald, et les domestiques rescapés des horreurs de la guerre, des femmes et des enfants principalement — maîtres et serviteurs assemblés.

Le narrateur, Christophe, est le cocher de la énième génération de ce grand domaine foncier allemand. Le lieutenant U.S. Kelley, est venu se joindre à eux... Alors l'une des femmes dit :

« — Si nos maîtres le permettent, raconte-nous une histoire, Christophe.

Christophe était assis au coin du feu, à côté des deux femmes de la maison forestière. Il sourit de sa bouche un peu tordue et bourra du tabac frais dans sa courte pipe. Sa tunique bleue, usée jusqu'à la corde, était brossée proprement ; les bougies faisaient reluire ses boutons armoriés et ses cheveux blancs. Son ombre, derrière lui, s'étalait, grande et tranquille sur le mur clair.

Il regarda les trois frères à tour de rôle en souriant, puis ses yeux se tournèrent vers la lumière et les ombres de l'arbre.

— Voici ce que racontait mon grand-père, commença-t-il :

« Quand le père de mon père était cocher, il avait un maître sévère, au verbe prompt. Il avait longtemps fait la guerre, au temps de l'empereur Napoléon. C'était un maître dur, mais il en avait aussi vu de dures dans ses chevauchées, et il était habitué à commander, non à obéir.

« Un soir de Noël, mon bisaïeul sortait avec lui d'une petite ville ; il allait vite, car c'était déjà l'heure d'allumer l'arbre. Ils s'étaient attardés, et la neige tombait à gros flocons. Il y avait aussi des loups dans les bois, dans ce temps-là ; ils avaient allumé les lanternes de leur traîneau et le maître tenait un fusil sur ses genoux.

« Quand ils sortirent du bois et que les lumières du château leur apparurent toutes pâles, mon bisaïeul tira soudain les rênes de ses quatre chevaux, car, à la lueur des lanternes, il avait vu un enfant au bord du chemin. C'était un petit enfant, un garçon, la neige couvrait ses épaules. Et mon bisaïeul raconta qu'il avait pris peur, car cet enfant n'avait point de neige sur les cheveux, il n'en avait que sur les épaules. Or il neigeait fort. Mais ses cheveux étaient comme de l'or, sans un seul flocon de neige.

« L'enfant avait tendu la main droite, la paume en haut, comme s'il voulait qu'on lui donnât quelque chose. Il avait l'apparence d'un enfant de journalier. Son visage était gai et souriant. Il était tout seul, à l'orée de cette profonde forêt et, maintenant que les clochettes du traîneau ne tintaient plus, on entendait dans le lointain les hurlements des loups.

« Les chevaux ne bougeaient pas, ils n'avaient pas peur.

« — Continue, Christophe, cria le maître avec impatience. Il est tard.

« Mais mon bisaïeul ne partit pas. Il avait joint sur les rênes ses mains engoncées dans de lourds gants fourrés et regardait l'enfant. Il raconta plus tard qu'il était impossible de détourner les yeux de cet enfant.

« — En avant, Christophe ! cria son maître, en se levant dans le traîneau.

« Mais mon bisaïeul ne partit pas. Il souleva la couverture qu'il avait sur les genoux, l'enfant posa le pied sur le patin du traîneau et s'assit à côté de mon bisaïeul. Il ne cessait de sourire.

« Le maître se mit dans une colère telle, qu'il s'oublia. Il n'en voulait pas à l'enfant, mais à mon bisaïeul, qui ne lui avait pas obéi et c'était cet enfant qui en était cause.

« Le maître était debout dans le traîneau ; son uniforme étincelait sous ses fourrures. Il saisit l'enfant par les deux épaules et voulut le pousser dans la neige.

« Mais l'enfant ne bougea pas. Il était assis, il examinait les chevaux, dont les lanternes projetaient les grandes ombres dans la neige et souriait. Mon bisaïeul tenait les rênes, il regardait. Il raconta qu'il n'aurait pas pu lever le petit doigt. Un frisson le parcourut, mais il n'avait pas peur.

« Alors le maître sauta en bas du traîneau avec un juron effroyable. C'était un juron qu'il avait appris à la guerre, dans les affres de la mort. Debout à côté des patins, il leva les deux bras et voulut arracher l'enfant du traîneau.

« Mais l'enfant ne bougea pas. Il leva même les deux mains, pour montrer qu'il ne se tenait pas. Et il sourit.

« La neige continuait à tomber, sous la lumière des lanternes et il y avait un tel silence que mon bisaïeul entendait battre son cœur.

« — Montez, maître, dit-il tout bas. Pour l'amour du Christ, montez !

« Et le miracle fut que le maître obéit. Il remonta, et ils continuèrent leur chemin. Mon bisaïeul pouvait de

Nous étions sauvés.

Ce même soir, on me demanda d'écrire un article pour le premier journal libre *Sobodszag*. J'y traçai le tableau du soldat soviétique nous offrant du pain. J'écrivais : « Ce fut un moment biblique. C'était un homme, un simple paysan ukrainien, dont le village avait été brûlé, les habitants tués par les soldats hongrois. Les maréchaux soviétiques lui ont donné le droit de piller ; il pouvait même nous tuer, sans qu'il ait à subir de conséquences.

« En regardant son visage triste, sans prétention, il me semblait qu'il était un de ces nombreux millions de paysans ukrainiens qui, chaque dimanche, se pressent vers leur église, aux coupoles étincelantes, en

forme de bulbe d'oignon et qui, dans leurs lointains villages, dans leurs petites maisons enfumées, s'agenouillaient, même encore maintenant, devant leurs icônes faiblement éclairées. Je ne connais pas le nom de ce soldat, de ce paysan, et je ne le rencontrerai jamais. Mais moi-même et nous tous qui étions dans cette cave, nous nous souviendrons de lui jusqu'à la fin de nos jours... Au milieu du terrible enfer de la guerre, il portait dans son cœur le pardon pour tous et lorsqu'il nous apporta du pain, à la place de la vengeance, lorsqu'il posa ce pain sur la table avec ce geste timide et gauche, son visage triste, sans prétention, me rappela le visage du Christ.

Louis SZILAGY.
« Fraternité », n° 118.

Christophe raconte...

nouveau bouger les mains. L'enfant était assis, silencieux, à son côté. Sur ses cheveux d'or on ne voyait pas le moindre flocon de neige.

« Et quand ils entrèrent dans la cour du domaine, ils eurent grand-peur. Car, à l'instant où le traîneau passait sous le blason du portail, toutes les fenêtres du château, toutes les chaumières, les écuries et les étables s'illuminaient d'un seul coup. Toute la cour fut éclairée. C'était une lumière, disait mon bisaïeul, qui n'était pas de cette terre. Et tous les paysans sortirent de chez eux ; les bêtes passèrent la tête à la porte de toutes les écuries et des étables, comme si on les avait détachées. Les chevaux, les vaches, les moutons. Et tous regardèrent sans faire le moindre bruit, le traîneau décrire une vaste courbe et s'arrêter devant le perron. Et tous virent l'enfant, tous. Il n'y en eut pas un seul qui ne l'eût vu.

« Il descendit du traîneau le premier. A vrai dire, racontait mon bisaïeul, il ne descendait pas, il planait. Sans pesanteur, comme un flocon de neige. Il se retourna une fois vers le traîneau, sourit et, traversant la cour, il entra dans la chaumière où un enfant était à l'agonie. Tout le monde savait qu'il ne passerait pas la nuit de Noël.

« Et quand l'enfant du traîneau franchit le seuil de la chaumière, toutes les lumières de la cour s'éteignirent d'un seul coup. Les gens étaient comme éblouis et ils durent aller à tâtons dans les étables pour rattacher les bêtes.

« Mais mon bisaïeul descendit du traîneau et aida son maître à monter l'escalier, car il ne pouvait marcher tout seul. Et à l'intérieur, dans le grand vestibule où se trouvait l'arbre de Noël, entre les murs ornés de ramures de cerfs, de tableaux et d'oiseaux empaillés, le baron jeta un coup d'œil circulaire, comme s'il s'était trouvé dans une grande forêt inconnue, et il dit d'une voix qu'on ne lui avait jamais entendue : « Je te remercie, Christophe... »

« Or l'enfant du journalier guérit pendant la nuit... »

« Oui, conclut Christophe de sa voix douce et basse, ce fut la nuit où mon bisaïeul conduisit l'enfant Jésus.

Et il se leva, prit une braise dans le feu pour allumer sa pipe et se rassit au bord de l'âtre.

Les bougies se consumaient, leur flamme n'avait pas un frémissement et, dans ce grand silence, on entendait, dans la forêt, les arbres craquer sous la morsure du gel.

— Si nos maîtres le permettent, fit une autre voix de femme, après une longue pause, raconte-nous encore une petite histoire, Christophe.

Christophe regarda à nouveau les trois frères et sortit sa pipe de sa bouche.

— Voici ce que racontait mon grand-père, commença-t-il. « Quand le grand-père de mon père était cocher, il y avait à l'église du domaine un pasteur, qui était un homme timide, humble et très pauvre. Il avait sept enfants. Et au château vivait, après un bon maître qu'on avait surnommé le « saint », un maître terrible, comme il y en avait parfois à ces époques terribles. Et cela se passait encore au temps du servage.

« Le soir de Noël, le maître retint le pasteur, parce qu'il se sentait seul. Il s'en servait, comme d'une espèce de jouet, qu'on sort d'une boîte et qu'on y remet à volonté.

« Quand le maître eut bu son punch brûlant, il voulut jouer aux dés avec le pasteur. L'enjeu était de plusieurs pièces d'or, et il savait que le pasteur était pauvre comme Job.

« Le pasteur refusa.

« Il n'avait encore jamais dit « non » depuis qu'il vivait dans le domaine, et il savait qu'il était dangereux d'avoir une volonté. S'il refusait, ce n'était pas parce qu'il était pauvre. Il déclara, avec cette humilité qui était sienne, qu'il refusait, parce que les valets d'armes avaient joué aux dés la robe de Celui qui était né cette nuit-là et qu'on avait mis dans la crèche.

« Son maître le regarda longuement, en agitant doucement les dés dans leur cornet de cuir.

« — Joue, pasteur ! dit-il.

« Mais le pasteur secoua la tête.

« — Je répète : Joue, pasteur ! fit le maître, et ses lèvres blémirent et devinrent toutes minces.

« Le pasteur secoua la tête et se contenta de joindre les mains sur la nappe blanche.

« — Si tu ne joues pas, si tu ne fais pas, par conséquent, ce que ton maître t'ordonne, dit le baron, je te ferai fouetter, comme un valet désobéissant et je te ferai donner autant de coups de fouet que ce coup de dés va me donner de points. Joue donc, pasteur !

« Le pasteur secoua la tête.

« Alors le baron se leva lentement, agita le cornet et fit rouler les dés sur la nappe. Il regardait toujours le pasteur et ne jeta qu'ensuite un coup d'œil sur les dés... »

« — Sept, pasteur, dit-il. Autant que tu as d'enfants ; pour chaque enfant tu auras un coup de fouet.

« Et il fit réveiller tous les domestiques et tous les paysans du domaine, hommes et femmes, et les fit venir dans la grande salle.

« — Cet homme, dit-il, a refusé de jouer aux dés avec moi et il m'a méprisé, moi qui suis son maître. Attachez-le, pour que je lui fasse donner le fouet, sept coups, autant qu'il a d'enfants. Et pour que vous sachiez ce qu'il en coûte de me mépriser.

« Mais ses gens ne bougèrent pas. Mon trisaïeul était au premier rang, il entendait les hommes gémir et les femmes pleurer. Mais ils ne bougèrent pas.

« Le maître les regarda, l'un après l'autre, et sourit.

« — Eh bien, vous y passerez aussi, dit-il. Et il fit venir le prévôt.

« C'était un homme dur, plus dur encore que son maître, et il ne refusa pas.

« Il attacha le pasteur à l'une des deux colonnes

qui soutenaient le plafond de la salle, lui arracha sa robe des épaules et lui cligna le dos par sept fois. Le sang jaillit de la peau blanche. Les hommes et les femmes étaient à genoux et priaient. Ils se voilaient les yeux avec leurs mains. Le pasteur n'eut pas un gémissement.

« Quand on l'eut détaché, il s'approcha de la table, jeta un coup d'œil sur les dés qui étaient restés là, tels qu'ils avaient roulé du cornet, deux, trois, deux, et, s'adressant au baron :

« — Priez, dit-il à voix basse, pour que le regard de l'Enfant se porte sur vous cette nuit, sinon il ne s'y portera plus jamais.

« Et il sortit avec les autres.

« Le lendemain matin, le maître se fit conduire à l'église, comme c'était l'usage depuis des temps immémoriaux. Il n'y alla pas à pied, bien que ce ne fût qu'à une portée de fronde. Mon trisaïeul entra dans l'église, derrière lui, et laissa son petit-fils garder les chevaux.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

« L'église était toute pleine. Le maître était assis dans un fauteuil de bois sculpté, et il avait joint sur son livre de cantiques ses mains enfouies dans des gants blancs à crispins. Il régnait un silence de tombe.

« Le pasteur était blême, mais rien ne trahissait par ailleurs qu'il lui fût arrivé quelque chose.

« Lorsque, après le prélude, les petites orgues commencèrent à jouer la mélodie du premier cantique, le pasteur cessa de contempler ses mains jointes et leva les yeux sur les fidèles. Car les fidèles ne chantaient pas. Pas une bouche ne s'ouvrait, tous les yeux fixaient le pasteur en silence. On entendit le baron frapper du pied. On l'entendit, car la molette d'argent de ses éperons cliqueta.

« Mais le baron resta assis et chanta. Il chanta les trois strophes du cantique de sa voix haute et bien timbrée, il les chanta seul avec le pasteur. Personne d'autre n'ouvrit les lèvres. Mon trisaïeul racontait qu'il avait vu peu de choses aussi effrayantes dans sa vie.

« Mais le pasteur ne regardait pas le seul qui chantât en même temps que lui le cantique de Noël. Il regardait ses sept enfants, assis avec leur mère devant la chaire. Leur mère était une femme mince et voûtée.

« Ensuite le pasteur lut l'Evangile de Noël selon Luc et tout se déroula selon l'usage.

« Mais quand il eut terminé, il se passa une chose qui fit frémir, encore une fois, le cœur des fidèles : le pasteur ne commenta pas l'Evangile, il commença à prononcer à voix basse le nécrologe solennel de feu le baron Hjalmar von Liljecrona. Le défunt était assis devant lui dans le vieux fauteuil de chêne sculpté et le regardait fixement, comme si Dieu lui avait troublé la raison.

« Il était mort, dit le pasteur, parce qu'il avait joué aux dés les langes de l'enfantelet de la crèche et parce que l'Enfant avait détourné de lui ses yeux. Et il était mort parce que, non content de jouer les vêtements du Saint-Enfant, il avait joué ceux de sept enfants pauvres de cette terre et, en même temps, ceux de septante fois sept enfants.

« Et sa mort avait été effroyable : il continuait à errer comme un vivant, sans savoir qu'il était mort. Mais tous les autres fidèles de cette paroisse voyaient son cadavre vivant et s'écartaient de son chemin et se

voilaient la face, car il puait, comme la mort dans la parabole de Lazare.

« Le pasteur en était arrivé là, quand le baron se leva d'un bond, avec un juron effroyable, et tira son épée. « — Rétracte-toi, faquin ! cria-t-il d'une voix rauque, rétracte-toi ! »

« Le pasteur ne réagit pas plus que si un souffle d'air avait parcouru la nef. Il joignit les mains, afin de prier pour le défunt et engagea les fidèles à en faire autant.

« Et alors se produisit cette chose effroyable : le baron bondit vers la chaire, saisit son épée par le milieu et la lança comme un javelot, visant le pasteur au cœur.

« Or, l'image de la mère de Dieu était sculptée dans le bois de la chaire ; elle tenait l'enfant Jésus dans ses bras et lui protégeait la tête de ses mains. L'épée, bien que lancée de tout près, manqua le pasteur et sa pointe atteignit le cœur de l'Enfant Jésus. Elle y resta fichée un instant, vibrant comme la hampe d'une flèche, puis, entraînée par le lourd pommeau, elle glissa et tomba sur le parquet de sapin où elle se brisa en mille morceaux. Mon trisaïeul, et beaucoup d'autres avec lui, virent un filet de sang suinter de la blessure faite dans le bois. Goutte à goutte il tomba sur le sol et sur l'acier de l'épée, qui se teinta de rouge.

« Pour la première fois de la matinée, le pasteur regarda le baron, au pied de la chaire. Ce n'était pas un regard de colère ni même de reproche. C'était le regard douloureux qu'on jette au portrait d'un défunt. Il ne changea pas d'expression quand le baron tomba à genoux et cacha sa figure dans ses gants blancs à crispins.

« Et c'est avec le même regard qu'il le conduisit à la porte de l'église entre la haie des fidèles agenouillés, lentement, pas à pas. Et comme le baron refusait de monter dans son traîneau, ils l'accompagnèrent dans la neige jusqu'au château, d'un côté le pasteur, tête nue, avec un sourire de bonheur sur les lèvres, et de l'autre mon trisaïeul, son fouet à la main et le visage bouleversé.

« A dater de ce jour, le baron fut métamorphosé, comme l'avaient été bien d'autres avant lui, car ils avaient cela dans le sang.

« — Oui, conclut Christophe de sa voix douce et contenue. C'était la nuit où l'on avait joué l'Enfant Jésus aux dés, dans le vieux château... »

Christophe reprit une braise dans l'âtre, pour sa pipe. Il resta assis au coin du feu, et contempla en silence les bougies qui s'éteignaient.

Ils ne tardèrent pas à partir. Et à les voir s'en aller dans la neige, on avait le sentiment qu'avec eux s'en allaient les vieilles histoires de ces antiques et sombres châteaux, où il s'était passé tant de choses, mais où les hommes pouvaient changer, quand une voix touchait leur cœur.

Ils s'en allaient sans tristesse. Il leur semblait seulement avoir, un moment, été emportés d'un coup d'aile loin de cette terre étrangère et ramenés dans leur pays natal, où l'Enfant Jésus apparaissait encore à l'orée des bois et recevait les coups d'épée sans sourciller.

Les trois frères s'attardèrent un moment au coin du feu. Erasme fut le premier à hocher la tête.

— Si l'on songe, dit-il d'un air méditatif, à ce qu'ils étaient — et ils étaient certainement ainsi — eh bien, c'est un miracle que nous ayons supporté l'épreuve comme nous l'avons fait.

— Es-tu sûr que nous l'ayons supportée ? demanda Amédée.

Erasme posa sa main sur son genou en souriant.

— Nous sommes ainsi faits, frère, dit-il affectueusement, qu'il ne faut pas une grande voix, pour nous métamorphoser. Avec nous la tâche est plus facile. Elle l'est aussi pour l'Enfant Jésus...

— En es-tu certain ? reprit Amédée.

— Mais oui, frère, tout à fait certain. Et tu l'es, toi aussi, sans le savoir. Toi aussi.

De la porte de l'étable, Amédée les suivit des yeux quand ils s'en allèrent : l'un descendait vers la vallée, et l'autre s'enfonçait dans les ombres du bois qui précédait la maison du garde. Haut dans le ciel, une lune hivernale faisait étinceler le marais, et la nébuleuse d'Orion brillait au sud, au-dessus des bois enneigés. Le chien aboya de nouveau dans la ferme solitaire, et le baron Amédée songea un instant à ce village sans nom, où il n'y avait plus que cette femme, ce chien et le pasteur crucifié. Ils devaient avoir disparu maintenant tous les trois ; dépassant ce monde des mortels, ils étaient déjà devenus des symboles.

Le baron se souvint aussi un bref instant de l'arbre de Noël de l'année précédente. C'était un arbre véritable qu'on avait dressé dans la cour où avaient lieu les rassemblements. Sous ses grosses branches illuminées, le vent froid balançait doucement les corps de trois pendus. On les avait obligés à rester au garde-à-vous, immobiles, autour de cet arbre pendant des heures. Il y avait là des hommes de presque toutes les nations du monde. Et les symboles de l'ère nouvelle, les yeux réveillés, avaient contemplé par-dessus leurs têtes un lointain que n'était pas venue éclairer la moindre lueur.

Erasme se montrait bien sûr qu'il n'était pas besoin d'une grande voix pour les transformer. Terriblement sûr.

Mais le baron Amédée, en refermant sa lourde porte, n'en était pas aussi certain ».

Extrait de : *Missä sine nomine*, de Ernst Wiechert, c Calmann-Lévy 1953. Reproduction par autorisation de l'éditeur, que nous remercions. Le titre de l'extrait est de la Rédaction du Lien.

PENSEZ SANS FAUTE

A

**LA COTISATION 1991
MERCİ.**

La Gazette de Heide

LA REVUE DE NOËL A LA LEGION

Tous les ans, à la veillée de Noël, la légion montait une revue dans sa grande salle de spectacle du quartier de Dar Mahres. Ce n'était qu'une baraque Adian, mais décorée avec un goût que seule elle pouvait se permettre. Tous les hommes de troupe, les officiers et sous-officiers, et leur famille, y étaient invités. Elle était suivie, pour les légionnaires, d'un réveillon dans le réfectoire décoré pour la circonstance de guirlandes et de lampions. Des braseros dispensent une douce chaleur. Dans un coin, des branches de cèdre harmonieusement disposées figurent un sapin de Noël. Cet arbre est lui-même illuminé de mille lampes multicolores et, garni de coton, il semble recouvert de neige. Au menu, il y aura du boudin, naturellement, et de la charcuterie maison, car les cuisines nourrissent des cochons lesquels, hélas pour eux, ne verront pas le Nouvel An. Des bouteilles de vin sont disposées sur les tables. On a laissé les pancartes murales qui disent que l'alcool tue, mais que le légionnaire n'a pas peur de la mort, ou encore qu'il tue lentement, mais que le légionnaire s'en fout car... Il n'est pas pressé. Au fond une estrade recevra le mini-orchestre et les chanteurs de Lieds.

Revenons maintenant à la salle de spectacle enfumée qui bruisse comme une ruche. Aux coups de marteau, le silence se fait. Le rideau se lève sur la présentation d'une crèche vivante.

Le rôle de la Vierge est tenu par un jeune et beau sous-officier drapé de bleu et de blanc. Il est à genoux, les mains jointes, en extase devant l'Enfant Jésus qui n'est autre que le bébé d'un adjudant-chef. Gavé de lait maternel, il dort à poings fermés dans la crèche garnie de paille fraîche, un sourire angélique aux lèvres. Saint-Joseph est un vieux briscard à barbe grise. Il se tient debout appuyé sur son bâton de berger, enveloppé d'une ample gandoura grise et semble très recueilli. L'âne est le petit bourricot qui fait les petites corvées de ravitaillement aux cuisines. Le boeuf, squelettique, a été emprunté au fellah qui fait paître son troupeau sur le terrain d'exercice. Pour lui aussi ce sera Noël, car il broute un excellent foin qui le change de son habituelle herbe jaunée. La scène est éclairée par des falots d'écurie qui répandent une douce lumière, recréant l'ambiance feutrée de l'étable native. Quelques bergers et quelques moutons complètent le tableau parfaitement immobile. La salle croule sous les applaudissements et plus d'un œil se mouille. On sent tomber sur ces rudes guerriers la grâce de l'Enfant Divin. Le rideau tombe et se relève à plusieurs reprises sous les impérieux rappels.

Puis, pendant que les machinistes évacuent le plateau et le nettoient, un chœur se range devant le rideau et interprète des chants de tradition à plusieurs voix comme les lieds militaires allemands et l'inévitable « Tiens voilà du boudin » repris par la salle à l'unisson.

De nouveau le rideau se lève, la scène est illuminée par une rampe colorée, les décors peints par un artiste évoquent une forêt de sapins givrés. La salle applaudit à tout rompre les décorateurs qui ont réveillé en eux la nostalgie de leur patrie nordique.

Un ténor allemand, astiqué comme un sou neuf, se présente en claquant des talons. Il ouvre la séance en chantant :

« Adieu, adieu, mein klein offizier, adieu », air de l'Auberge du Cheval Blanc. Son tour de chant terminé, il reclaque des talons, s'incline vivement et s'éclipse par un demi-tour réglementaire, sous les bravos de ses compatriotes.

Puis un grand Noir, souple comme une liane et nu comme un ver, à part une ceinture de bananes autour des reins et une petite perruque à la Joséphine Baker sur son crâne ras, danse, accompagné par des tam-tams, une frénétique « bamboula ». Son corps oint d'huile brille sous les feux de la rampe : deux demi-

KOMMANDO 605

En ce mois de décembre la tradition veut que celui que vous appelez « La Cloche » apporte à tous les anciens du kommando, et en particulier à ceux d'entre eux qui adhèrent à l'Amicale, les vœux de bonne et heureuse année, dans la quiétude et dans la paix.

1990 aura été l'année du 50^e anniversaire des combats de juin 40. Le Lien n'a pas manqué à les rappeler par de nombreux articles.

Des barbelés que nous connûmes alors est née



Pas de nouvelles brèves ce mois-ci.

L'an 1990 touche à son terme, et comme toutes les années écoulées a eu son petit contingent de

coquilles de noix de coco lui servent de soutien-gorge. Un phono égrène en coulisse « En voulez-vous de la canne. La canne à sucre, c'est doux. Etc... » On se croirait aux Folies-Bergères. Ensuite, un magicien laisse la salle médusée et muette d'admiration. Tous ces acteurs sont évidemment des légionnaires, y compris le présentateur qui semble avoir fait cela toute sa vie. Qui sait ? Suivent les Buster Keaton, Tino Rossi, Maurice Chevalier et autres chanteurs en vogue à l'époque.

Enfin voici la revue tant attendue. Elle consiste à brocarder impunément, une fois par an, tous les officiers ; le colonel en tête. Au début la salle n'ose pas ouvertement s'esclaffer, mais devant le comique de quelques situations, les rires éclatent. Quelques officiers « rient jaune », mais à la Légion la tradition étant la tradition, ils font contre mauvaise fortune bon cœur. Par contre d'autres ne cachent pas leur joie.

Un peu avant la séance, un légionnaire aussi moustachu si ce n'est plus que mon père, était venu bien poliment lui emprunter son képi, car il devait le représenter sur scène. L'auteur de mes jours, qui étrennait un couvre-chef sorti la veille de chez le maître-tailleur, le lui refusa net, de crainte qu'il ne le lui aimât en chahutant. Mal lui en prit car son sosie, pour se venger, s'affubla d'un « kébour » à trois galons que l'on aurait pas ramassé avec des pincettes. Mon père en fut vexé. Il le fut d'autant plus que l'acteur avait déboutonné le haut de sa vareuse alors qu'il était toujours, même par les fortes chaleurs, engoncé jusqu'au cou...

Et l'on évoque, en chansons, la campagne de Mauritanie, qui, fait extraordinaire, s'était déroulée sous la pluie. Il ne pleut pas souvent dans le Sud-Marocain mais quand cela arrive c'est pour de bon.

C'est y ça la Mauritanie
C'est y ça, c'est y ça, ou c'est y pas ça ?
Si c'est ça quel foutu pays e
On aurait, bien mieux fait, de rester chez soi...
sur l'air de (Emilienne). Et encore, sur l'air d'(Il pleut sur la route) :

Il pleut dans ma soupe
Cela me dégoûte
Pour casser la croûte
Faut être Auvergnat...

Pourquoi Auvergnat ? Sans doute que quelque officier l'était.

Le colonel qui, l'été précédent, avait interdit aux officiers le port du casque en liège blanc toléré jusque-là, ceci par solidarité envers les légionnaires qui n'avaient, pour se parer du soleil, que leur képi, fut copieusement brocardé. Par contre ils honorèrent sa croix de guerre qui chargée de palmes et d'étoiles pendait jusqu'à sa ceinture.

Le « patron » ne sourcilla pas, ce qui empêcha les cadres de rire, mais non d'être passés au crible moqueur avec plus ou moins de réussite.

La séance se termina par un chant de Noël bien connu, chanté par toute la salle, qui fit trembler les vitres de la baraque. Le présentateur vint remercier les spectateurs, s'excusa auprès de ses supérieurs de la liberté prise, et réclama leur indulgence... Demain, il reprendrait son poste de planton chez le trésorier.

Les trois messes pour les catholiques eurent lieu dans une chapelle au quartier même. Mes parents et moi allâmes à celle de la ville.

Le ciel était clair et les étoiles d'Afrique du Nord brillèrent de tout leur éclat, comme sans doute là-bas, la nuit de la Nativité, et les oliviers centenaires se détachaient en filigrane sur le firmament illuminé. Un chacal glapit au loin.

Le Nouvel An est là. Je vous souhaite donc une bonne année, surtout une bonne santé, à vous et à vos proches.

Amitiés à tous et toutes.

Jean AYMONIN - 27641 X B.

l'amitié inter-P.G., une amitié, une camaraderie que le temps écoulé n'a pas entamée. Qu'il me soit donc permis de saluer particulièrement les amicalistes fidèles, et parmi eux ceux qui m'écrivent encore : Lucien PORTOT « notre homme de confiance » et René PARIS notre accordéoniste. Soyez persuadés que, grâce au Lien, je vous suis dans la vie, comme au 605 vous suiviez le GTA, groupe théâtral dont je faisais aussi partie.

Merci de votre amitié et bonne année à vous deux, à vos familles et aux anciens de la « Norddeutsche ».

Roger LAVIER.
Vice-Président.

peines et de joies. Nous avons eu à déplorer la perte de quelques bons amis. L'âge et les maladies commencent à faire des ravages dans nos rangs.

Les fêtes de fin d'année approchent. N'oublions pas, dans nos réunions familiales, d'avoir une pensée pour nos amis disparus.

Permettez-moi, dans ce dernier billet 1990, de vous souhaiter à tous un bon Noël 1990 ainsi qu'une bonne année 1991. A vous tous et à vos familles tous mes vœux de bonheur et de longévité, et que nous puissions rester ensemble, sous l'égide du 604, encore de nombreuses années.

Vous allez recevoir, comme tous les ans à cette époque, la lettre de l'Amicale vous réclamant la cotisation 1991. Pour remplacer financièrement la perte de nos amis disparus, et pour maintenir notre beau journal, Le Lien, soyez généreux dans vos offrandes. Je sais que je peux compter sur vous, amis du 604. Merci d'avance.

En votre nom à tous j'adresse mes vœux les meilleurs de bonne santé aux membres dévoués du Bureau de l'Amicale, et en particulier au Président LANGEVIN, à mon ami PERRON et à TERRAUBELLA, rédacteur en chef du Lien.

Et à l'an prochain, les amis.

Maurice MARTIN.
Mie 369 - Stalag IB puis XB.



La captivité à Ulm en 1870-71

par le R. P. Joseph, Aumônier des Prisonniers de Guerre.

(Suite du n° précédent)

CHAPITRE IX

LES OCCUPATIONS DES PRISONNIERS

L'ennui est le poison de la vie. Dans les palais, il enlève aux plaisirs leurs charmes, aux richesses leur valeur, aux honneurs leurs attraits. Dans le monde physique, il ravit à la nature ses beautés. Au printemps, un jeune soldat me disait : « Ce que c'est que la terre de l'exil ! Tout est riant et ressuscité à la vie en ce moment ; eh bien, cette verdure me paraît un tapis de deuil, et ces fleurs, cependant si fraîches et si blanches, me semblent couvertes d'un crêpe... » Au sein de la pauvreté, l'ennui donne le coup de la mort, et de toutes les maladies de l'âme c'est la plus dangereuse. C'est un ver rongeur qui s'attaque à la fois à la volonté, à l'intelligence, au sentiment, pour en paralyser toutes les opérations.

C'était, dans la captivité, notre plaie la plus cruelle.

Il y avait là des milliers de jeunes hommes instruits, à l'imagination ardente, au cœur généreux, pleins de force et de vie ; parqués de longs mois dans des casemates infectes, comme un troupeau de bétail ; n'ayant d'autre espace que celui qu'occupait une misérable paille couverte de vermine ; ne respirant qu'un air fétide, sans autre horizon que les murs gigantesques de leur sombre prison.

Derrière eux il y avait la patrie envahie, dont chaque jour leur annonçait une nouvelle défaite et un nouveau désespoir ; devant eux les maisons sans cesse pavoisées, les cris de victoire, les insultes de la rue, puis le son des cloches, les salves du canon, qui retentissaient à leurs oreilles comme le glas funèbre de la France.

Les lettres qu'ils pouvaient recevoir ajoutaient à leur douleur ; c'était une vieille mère, un vieux père,

une sœur, une épouse, qui leur communiquaient leurs gémissements et leurs angoisses...

Le typhus et la petite vérole décimaient leurs rangs. Chaque jour quelques-uns de leurs compagnons d'infortune étaient ensevelis sur la terre d'exil ; la crainte de succomber à leur tour ne les abandonnait point.

Ah ! c'était affreux ! Il faut avoir vu ces choses pour les comprendre, et je ne crois pas que le spectacle des champs de bataille, des villages incendiés et de la marche triomphale de l'ennemi remplisse l'âme de plus d'horreur.

Où était le remède ?

D'abord dans la religion, qui donne d'espérer contre l'espérance, qui élève l'âme dans des régions plus sereines et qui donne à la souffrance un prix qui la rend supportable. « Courage ! mes amis, leur disais-je souvent ; la souffrance est la monnaie avec laquelle on achète le ciel ». Ceux qui avaient reçu de leurs familles des croyances religieuses comprenaient ces enseignements : ils se résignaient, ils étaient consolés.

Ceux qui n'avaient pas la foi, et dont l'insensibilité de bronze n'avait pas été atteinte par la terrible leçon des événements, avaient la pauvre ressource de dire comme le journal Le Temps : « Oh ! que l'avenir est triste ! C'est une de ces occasions où l'on est fâché de ne pas croire ; on se réfugierait au moins dans un recours consolant, vers une puissance supérieure ! »

Stériles soupirs, qui ne leur donnaient pas la résignation, et qui ne les consolait point. Pauvres âmes, auxquelles de misérables doctrines avaient enlevé jusqu'à la puissance du retour ; ils s'endurcissaient, et ne connaissaient que la malédiction et le blasphème. La captivité, pour eux, équivalait aux galères.

J'avais songé à établir des écoles ; je ne trouvais pas de maîtres, et les soldats étaient trop abattus ou trop paresseux pour y assister.

A cet ennui les corvées apportaient quelques diversions. Du haut des forts, les soldats étaient obligés de descendre en ville, de faire plus d'une lieue pour chercher, plusieurs fois par semaine, le bois, le pain, la viande, les autres comestibles. Mais ils marchaient sous une escorte de baïonnettes, qui ne les quittait jamais ; elle les suivait à l'église, aux offices, au presbytère ; je ne pouvais les voir sans que mes yeux se remplissent de larmes.

L'administration militaire avait imposé aussi aux prisonniers des travaux dans les carrières, les forts, ou les hôpitaux ; ils travaillaient sept ou huit heures, pour gagner un salaire de vingt centimes ! Quelques-uns aimaient mieux cela que le séjour des casemates ; d'autres refusaient d'y aller ; les baïonnettes arrivaient, et il fallait marcher. Au fort XIV surtout on était impitoyable.

Cependant ceux qui avaient un métier obtenaient facilement la permission de travailler en ville, sous la responsabilité du patron ; quelques-uns avaient la table, le logement, et ne remontaient dans les forts que le dimanche, pour faire acte de présence : serruriers,

menuisiers, cordonniers, tailleurs, meuniers, boulangers, chapeliers, avaient obtenu de l'emploi : c'étaient les moins malheureux.

Parmi ceux qui restaient dans les forts, plusieurs s'ingéniaient à mille inventions. Au commencement de l'hiver, on avait donné aux plus nécessiteux des défraîchés de l'armée allemande ; les tuniques et les capotes portaient des boutons en métal blanc. Un beau matin, en un clin d'œil, tous les boutons avaient disparu. Qu'étaient-ils devenus ?

C'est bien simple : ils les avaient métamorphosés en orfèvrerie de l'industrie parisienne. Bientôt on vit paraître des bagues, des épingles de toutes les formes, où se trouvaient incrustés des émaux, des pierreries, des chiffres, des kreutzers (1), des médailles ; avec un couteau et une pointe d'acier, ils faisaient des merveilles.

Les marins fabriquaient de petits vaisseaux, où l'on retrouvait les mâts, les cordages, les voiles, et jusqu'aux barques de sauvetage. D'autres façonnaient le bois ; j'ai vu une canne fort bien sculptée : un singe en formait le pommeau, un autre singe grimpaient, puis un autre grimpaient aussi ; ce dernier tournait la tête avec effroi, pour voir si un serpent enlacé autour de la canne, à sa poursuite, n'était pas près de l'atteindre. Quelques-uns faisaient des tapis avec de petits morceaux de drap ou autres objets de ce genre. Ceux qui étaient studieux écrivaient. J'en ai connu qui passaient leur semaine à analyser mon sermon du dimanche.

D'autres faisaient des poésies :

L'ATTENTE SUR UN BERCEAU

Les blancs frimas ont recouvert la terre
 Du blanc manteau dont se pare l'hiver ;
 L'enfant bercé sur le sein de sa mère
 Sous l'âtre en feu dort son sommeil léger.
 « Repose en paix, lui dit-elle à toute heure,
 Repose encore, ô mon unique espoir,
 Pendant que moi, pauvre épouse, je pleure
 Ton père aimé que j'attends chaque soir.
 Tu ne sais pas, enfant, que la misère
 Sur notre seuil s'assit un jour, hélas !
 Elle nous prit mon protecteur, ton père,
 Pour l'envoyer au milieu des combats.
 Autour de lui s'agite la tempête ;
 La mort, au cœur jette le désespoir...
 Dieu tout-puissant, oh ! défendez sa tête,
 Sauvez celui que j'attends chaque soir ! »
 Elle pleurait, et, méprisant ses larmes,
 La mort cruelle a ravi son époux.
 Un messenger a doublé les alarmes
 De cette mère éplorée à genoux.
 « Dors, disait-elle à son enfant encore,
 Repose en paix, ô toi mon seul espoir ;
 Je pleurerai ton père que j'adore,
 Qu'en vain j'attends, hélas ! mon fils, ce soir ! »

(Suite au prochain numéro)

Mes meilleurs vœux à tous. Lucien VIALARD.

(1) Petite pièce de monnaie qui représente quatre centimes et demi.

Chronique de Paul DUCLOUX

Dans le présent article il est souvent question de notre cher Lien. Nous devons beaucoup à notre précieux rédacteur en chef qui se dépense sans compter, pour lui donner le titre de « meilleur » journal des Amicales de camps ; il mérite toutes nos félicitations.

Au courrier de ce jour, bonnes nouvelles d'un de mes bons amis de La Bresse, Louhannaise, qui est très satisfait de mon article : « Les Harkis » paru dans le mensuel de notre Fédération départementale : « Retour » ; il écrit : « Comme cela nous change du bla, bla, bla habituel. J'ai beaucoup apprécié Le Lien de ton stalag. Bravo ». (L'article en question est paru dans notre journal en août 1979. Il est toujours d'actualité...)

Très longue lettre de Greti Hildebrandt, Maire de Sandbostel. Elle s'exprime en français : « Comme vous le savez mon français n'est pas très bien, mais je tenais à écrire en français ; c'est pourquoi j'ai attendu un moment calme. Mais, il très difficile de trouver ce calme ! »

« Tout d'abord je vous remercie de votre aimable lettre, des photos de votre visite au cimetière de Sandbostel, ainsi que votre revue Le Lien. Tout cela est d'une grande valeur pour moi. Je tiens à vous remercier encore de votre livre que vous m'aviez offert à la fin de votre visite. Souvent je lis en ce livre, un ou deux chapitres très lentement et avec l'aide d'un dictionnaire.

J'admire le courage dont vous avez fait preuve pendant ces « sombres années » ; courage que j'avais pu remarquer pendant votre visite » (A ce moment-là mon œil droit était déjà fermé ; l'énucléation de l'œil n'avait pas encore eu lieu).

« A Sandbostel vous avez dit que probablement ce

serait votre dernier grand voyage ici. Mais peut-être reviendrez-vous tout de même un jour, que ce soit à votre compte, ou avec un petit groupe. Vous êtes toujours les BIENVENUS ».

« Bien amicalement ».

Je crois être en mesure de me rendre, une fois encore, à Sandbostel. Quand ? Comment ? Nous avons le temps de voir...

A ce même courrier j'ai pris connaissance d'une décision me concernant : Taux d'incapacité de 80 %, attribution de la carte d'invalidité « Station debout pénible ».

Mais si cela ne calme pas ma douleur, j'en tire tout de même un certain réconfort.

La lutte est longue et difficile, mais j'espère bien la mener jusqu'au bout !

P. DUCLOUX - 34.593 X B.

Le courage de Paul DUCLOUX continue d'être admirable...

RECTIFICATIF

Dans mon article : « En souvenir du Général Pierre BRUNET » paru dans le dernier numéro du Lien, une petite erreur a été commise.

Il y a lieu de rectifier un passage de l'article : « 12.000 déportés (au lieu de 1.200) provenant tous de Neuengamme et des kommandos à l'ouest de l'Elbe furent envoyés au « Mouroir de Sandbostel, 2.000 (au lieu de 200) seulement de toutes nationalités survécurent ».

Avec toutes mes excuses.

LANGUEDOC - ROUSSILLON - PROVENCE

RENCONTRE ANNUELLE DES ANCIENS DES STALAGS III ET DES AMICALES DE CAMPS (U.N.A.C.) DE L'HERAULT

Elle aura lieu comme chaque année en janvier prochain en la période anniversaire du bombardement de Marienfelde, qui fit 57 victimes parmi les prisonniers de guerre de ce kommando du sud de Berlin, en 1943.

La date retenue est le MERCREDI 16 JANVIER à MONTPELLIER.

A partir de 10 heures, accueil à la Maison des Combattants et Victimes de Guerre, 7, rue Cauzit.

A 11 heures, en la chapelle des Pénitents Bleus, rue des Etuves, messe à la mémoire des victimes du bombardement de Marienfelde, de tous les prisonniers de guerre décédés en captivité et depuis le retour, ainsi que des membres de la grande famille de nos associations.

C'est le Père Roger Guérin, ex-P.G. et ancien curé de La Grande Motte qui présidera l'office.

La rue des Etuves, derrière l'opéra de Montpellier, est proche de la rue Cauzit.

Ensuite, et pour ceux et celles qui le souhaiteraient, repas en commun de l'Amitié au Restaurant « Le Beau-séjour », 106, Av. de Lodève à Montpellier, au prix de 125 F pour un menu alléchant : Assortiment d'entrées ; Rouille de seiches ; Gigot de mouton ; Garniture de légumes ; Pâtisserie maison ; vin et café.

Pour ce repas, inscription préalable et information complémentaire sur la rencontre auprès de Georges NICOLAS, 381, rue de la Libération, 34400 Lunel. Téléphone : 67 71 04 93.

Tous les anciens des stalags et des oflags de Montpellier, de l'Hérault, de la région au sens très large, sont invités à prendre part à cette journée de l'Amitié et du Souvenir, qu'ils soient ou non membres de leurs amicales de camps.

Pour les participants éventuels venant de loin, accueil dès le mardi 15 janvier avec réservation possible de chambres.

Egalement le jeudi 17 janvier, promenade aux environs de Montpellier.

Pour ces prestations supplémentaires, écrire à Georges NICOLAS.

BULLETIN D'INSCRIPTION POUR LE 16 JANVIER

Nom
 Prénoms Téléphone
 Adresse complète

 Stalag ou Oflag
 Kommando
 Je m'inscris pour — personnes x 125 F =
 que je règle par C.C.P. ou Chèque Bancaire.
 Date : Signature :

Mots croisés n° 469 par Robert VERBA

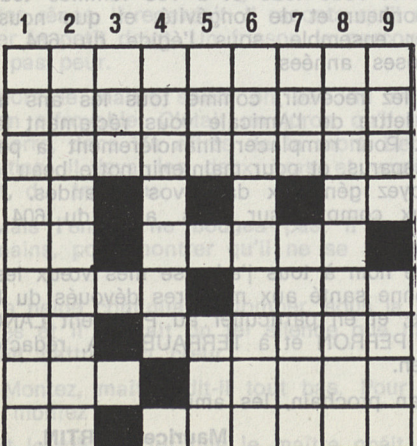
HORIZONTALEMENT :

- Exprimant la supériorité sur tout. — II. - Réunie avec l'autre. — III. - Relative au canal qui conduit au rein. — IV. - Six. - Champions. — V. - La moitié du petit parisien, dans le mauvais sens. — Prêvu à l'avance. — VI. - Flouées. - Proportionna. — VII. - Symbole du tour. - Passionnée. — VIII. - Marque le renouvellement une fois de plus. - Faire fiasco. — IX. - D'un verbe auxiliaire. - Volée de coups.

VERTICALEMENT :

- Individu d'apparence chétive ou malade. — 2. - Manières dont les écrivains expriment leurs pensées. — 3. - Glace anglaise. — 4. - Que je partage un terrain. — 5. - Parcourue des yeux. — Préfixe qui favorise. — 6. - Se mettras à aimer (s'). — 7. - S'écroula en dernier. - Couvertures. — 8. - La biche échappant au chasseur peut l'être par lassitude. — 9. - Sur l'Orne. - A rendu un ensemble moins dense.

(Solutions en dernière page)



COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Plusieurs de nos amis ont demandé que nous organisions plus souvent un déjeuner à l'Opéra-Provence. Il est évident que les participants à ces repas ne peuvent être que de la région parisienne, et les dimanches choisis ne correspondent pas toujours à leur disponibilité. Aussi, nous en reparlerons lors de notre prochain déjeuner qui aura lieu, comme vous l'avez déjà noté, le : **Dimanche 13 janvier 1991 à 12 h 30.**

Nous vous espérons nombreux et à cette occasion nous aurons le plaisir d'offrir un gentil petit souvenir à tous ceux et celles qui auront la chance d'être couronnés en découvrant la fève au tirage...

En attendant nous vous renouvelons nos vœux pour la nouvelle année et souhaitons que tous nos lecteurs et lectrices, ainsi que tous leurs proches, passent cette période en excellente santé.

Amicales pensées à tous.

P.S. : Soyez gentils. Prévenez-nous quelques jours à l'avance de votre venue, afin que nous puissions réserver les tables. Merci et à bientôt.

—0—

Le bureau de l'Amicale paraissait bien vide en l'absence de notre cher ami Pierre PONROY qui, souffrant, a été obligé de rester chez lui et de consulter plusieurs spécialistes. Nous souhaitons de tout cœur que sa santé se rétablisse rapidement car, sans lui, que deviendrions-nous ? Avec notre ami MOURIER, trésorier et grand bûcheur, ainsi que TERRAUBELLA, qui malheureusement réside un peu loin, ils sont les trois piliers de l'Amicale. Si l'un d'eux s'avérait indisponible notre bureau n'aurait plus qu'à fermer ses portes ; à moins que, et ce n'est pas la première fois que nous le demandons, quelques adhérents proches de Paris, se rendent disponibles les mardis ou jeudis après-midi pour venir nous aider. A vous, chers amis, de faire un petit effort et de répondre à notre appel.

En attendant, lorsque paraîtront ces lignes nous comptons bien que notre ami PONROY aura retrouvé la forme et l'enthousiasme qui animent son travail amicaliste.

Notre ami **EVARD Marius**, de Chalons-sur-Saône, ainsi que son épouse Paulette nous ont envoyé une jolie carte de Roquebrune-Cap Martin avec ces mots : « Nous sommes venus chercher les derniers rayons de soleil. L'eau est encore très bonne ! Paulette en profite, tandis que le vieux « ex-gefang », raide comme un bâton, se répand sur les doux galets ».

Merci à notre ami **Robert MARGAT**, Paris, qui a déjà payé sa cotisation pour 1991 !

Et aussi un grand merci à notre cher Président **Joseph LANGEVIN** qui se montre toujours aussi généreux envers notre C.S., et à qui nous souhaitons surtout une bonne santé.

— Evoquant le cinquantenaire des combats de 1940 et le sort des soldats qui y participèrent, un correspondant de nos amis écrit fort justement :

«...On oublie notamment que beaucoup de nos morts, blessés ou prisonniers étaient aussi les fils de soldats qu'ils n'avaient pas connus puisque ceux-ci tombèrent au champ d'honneur de la guerre précédente. Combien de familles françaises furent, en effet, endeuillées pour la Patrie en vingt ans de distance seulement par le sang versé à la fois du père et de son fils ? Un fait encore oublié dans le message officiel du gouvernement en cette fin du cinquantenaire des combats de 1940 qui ne furent que le prolongement de ceux de 1914-1918 ».

De nos amis canadiens, **Simone et Marcel BERNARD**, en croisière aux Caraïbes, une aimable correspondance de Caracas (Venezuela) : « Vous envoyons notre meilleur souvenir et pensons bien à vous tous, amis P.G. Des bises de ce Venezuela où la misère est terrible. / A l'an prochain en France ».

Merci à vous deux. Mon cher Marcel, il te reste à mettre à jour ton carnet d'adresses ! la mienne : 3 bis, Rue des Dames de Saint-Maur, 64000 Pau. Bien noté ? (J.T.)

Précision : « Les années tristes », de J. AYMONTIN, Prix : 70,00 F.

Nous souhaitons la bienvenue dans notre Amicale, à notre ami **J.-J. POIRIER**, Cours Louis Guillet, 17000 La Rochelle.

Bienvenue également à notre ami **Jean-Louis JOOS**, 4, rue J.-B. Notte, 59100 Roubaix.

Un grand merci à notre amie **Lucie RECORDON**, de Morval, qui nous envoie un don pour notre C.S. en souvenir de son époux Marius.

— Notre ami **Roger ALAUX**, de Rieux-en-Minervois, nous fait part de sa déception d'entendre trop souvent parler des otages à la télévision, alors que pendant la période 1940-1945, il y avait 1.800.000 prisonniers de guerre éloignés de leur famille pendant 5 ans, travaux pénibles, camps de discipline, nourriture laissant souvent le ventre creux, etc., et qu'à notre retour nous sommes passés presque inaperçus !...

« Mes chers amis, je traduis là exactement ma façon de penser. Quelle est la vôtre, nous demande-t-il ? ».

C'est à nos lecteurs de lui répondre, s'ils le désirent. — Mon cher ALAUX, notre réponse, et je pense qu'elle sera partagée par de très nombreux lecteurs, tu la trouveras dans ce numéro sous la forme d'un article de R. Gangloff, intitulé « L'Epreuve du temps ».

Les médias qui traitent de l'actualité recherchent avant toute chose l'émotion et la singularité. L'histoire est rarement leur domaine et ils se soucient peu des réactions du téléspectateur engoncé dans son fauteuil. S'il leur arrive d'en avoir connaissance (téléphone, courrier, rencontre, etc.), ils les tiennent pour négligeables et passent outre, courant vers d'autres scoops... Il ne sert à rien de s'en offusquer, puisque nous restons maîtres de notre jugement en toute chose. (T.)

L'EPREUVE DU TEMPS

Ils sont rentrés d'Irak après trois mois d'angoisse. La France entière s'est associée à la joie de leurs familles retrouvant leurs chers absents. L'émotion unanime d'un peuple était compréhensible. Mais parmi nos compatriotes, comment cet événement ne provoqua-t-il pas chez certains le réveil douloureux d'une épreuve sem-

blable subie chez l'ennemi d'alors et dans des conditions incomparables avec celles d'aujourd'hui ?

A-t-on encore souvenance que près de deux millions de prisonniers ou otages militaires français vécurent misérablement, sans le moindre confort, entassés les uns à côté des autres, couchés sur des paillasses où grouillait la vermine, hygiène précaire, enveloppés dans des restants d'uniformes souillés, usés ou en loques, privés de linge, astreints pour beaucoup au travail forcé, souvent abattus sommairement par leurs geôliers ou tombés sous les bombardements et mitraillages des camps ou d'objectifs militaires proches ?

50.000 d'entre eux ne revinrent jamais. Pendant des mois leurs familles ne reçurent aucune nouvelles au début puis, à la fin de leur captivité. L'attente fut longue et incertaine ; elle ne dura pas trois mois mais cinq ans. Cinq années de jeunesse perdue et sacrifiée. Ces souvenirs douloureux hantent encore parfois leurs rêves ou leurs insomnies.

Leur retour dans la Patrie retrouvée ne fut signalé que par une dizaine de lignes dans la presse de l'époque. Il y a 45 ans de ces retrouvailles émouvantes que l'on a oublié d'évoquer cette année. Peut-être a-t-on eu raison ? L'événement heureux de ces jours-ci, salué unanimement, n'a-t-il pas ravivé dans bien des familles une somme de souffrances et d'humiliations qui laissa en chacun des traces plus ou moins cachées que le retour à la vie n'effaça pas. Ballotés au gré d'une tempête interminable une seule chose les aida tel un phare dans la nuit : l'Espérance. Ils l'ont conservée dans leur cœur.

Raymond GANGLOFF,
Ecrivain Combattant - Rambouillet.

DÉCÈS

M. Paul MAILLET, Président des A.C.P.G.-C.A.T.M. de Dieppe.

On le savait très malade depuis quelques mois, mais ses collaborateurs du bureau des A.C.P.G.-C.A.T.M. espéraient qu'il reprendrait ses activités comme par le passé. La tristesse était dans les rangs des A.C.P.G.-C.A.T.M., mardi soir, à l'annonce de son décès. Il est difficile de trouver les mots qui conviennent afin d'évoquer sa vie de dévouement.

Rappelé en 1939, comme sergent dans un régiment de Génie. Il est fait prisonnier et séjourne au Stalag V.B. Le 12 septembre 1942, il rentre à Dieppe avec le premier convoi des prisonniers. Dès cet instant, il choisit de servir ses camarades de captivité au sein de l'association des A.C.P.G.

A son épouse et à sa famille l'Amicale des stalags V.B. - X A, B, C présente ses sincères condoléances.

André PALISSE

Notre ami André PALISSE est mort le mois dernier des suites d'une crise cardiaque. Il était âgé de 81 ans. Depuis de longues années il assurait les fonctions de premier commissaire aux comptes de l'Amicale.

Compétent et rigoureux dans sa tâche, il ne se départissait jamais de son affabilité coutumière. Ses rapports sur l'exercice de la trésorerie, même soulignés parfois de quelque pertinence concrète, étaient écoutés avec attention à chaque assemblée annuelle. Et le quitus au responsable comptable entériné alors sans restriction.

Nous l'avions vu à Vincennes en mars dernier, toujours égal à lui-même, discret mais souriant, et apparemment en bonne santé. Rien ne laissait prévoir ce dénouement qui nous bouleverse par sa soudaineté.

A son épouse déjà éprouvée, à sa famille, nous présentons ici nos plus sincères condoléances et nous les assurons de toute notre sympathie.

Le Secrétaire général.

— Nous avons été bouleversés en apprenant de Mme GODARD, de Puteaux, le décès de son fils et l'hospitalisation de son petit-fils à la suite d'une fracture du crâne qui l'a plongé dans le coma. Un accident de voiture est la cause de cette tragédie.

Nous assurons notre amie et ancienne collaboratrice de toute notre sympathie en la circonstance, et nous formons des vœux sincères pour le rétablissement de son cher blessé.

— C'est avec une profonde tristesse que nous venons d'apprendre le décès de notre ami Robert CHARLES, survenu le 9 novembre dernier, dans sa 83^e année, à Beaulieu-sur-Mer.

A son épouse, à sa famille et à tous ses amis, nous adressons nos bien sincères condoléances.

RECHERCHES

Le 4^e Bataillon de Mitrailleurs formé à Beauvais le 27-08-1939 a participé avec le 155^e RIF au combat victorieux du 17-06-1940 entre Saint-Mihiel et Apremont-la-Forêt (Meuse) provoquant de lourdes pertes dans les deux camps et se terminant à la baïonnette en faisant 14 ou 17 prisonniers allemands.

Les survivants qui se souviennent sont priés de faire connaître le nom des camarades du 4^e B.M. qui sont tombés au cours de cet engagement à : **Pierre DEVILLERS, 37, rue de la Libération, 80240 Roisel** (ancien caporal et chef d'Echelon à la Cie Engins du 4^e B.M.) qui les transmettra au Général Salon, Président du Souvenir Français de Verdun.

Vingt soldats du 155^e RIF ont péri au combat ce jour-là. Leur nom est gravé sur le monument élevé en leur honneur à cet endroit par leur régiment.

Souvenons-nous !

Avec mes remerciements, veuillez agréer, chers camarades, l'expression de mes meilleurs sentiments.

P. DEVILLERS - Ancien du V.B.

De M. BUJOR Teodor, demeurant en Roumanie, Département Maramures, Ville Baia Marc, rue Lumini-suliu, n° 3, Appt 65 :

«...Le 24 août 1944 en ma qualité de commandant militaire de la gare d'Alba Iulia, j'ai délivré 30 Français qui avaient été employés en tant que personnel du service au sol à l'aéroport des troupes allemandes de Bolomir, localité près de Vintul de Jos en Roumanie.

L'après-midi du même jour avec des papiers de voyage C.F.R. (Chemin de Fer Roumain) ces Français délivrés sont partis vers Bucarest.

Je serais heureux d'avoir de leurs nouvelles, cela me ferait tellement plaisir, je vous remercie. Vive la France 1789-1989 !

Ecrire à M. Serge BARCELLINI, Chef de la Mission Permanente aux Commémorations et à l'Information Historique - Secrétariat d'Etat chargé de A.C. et V. de G., 37, rue de Bellechasse, 75700 Paris.

—0—

DISTINCTION

Sur les hauteurs de la commune de Morroy-lès-Pont-à-Mousson (1.000 habitants), les anciens combattants ont fêté dignement le 11 Novembre.

Plusieurs d'entre eux ont reçu la juste récompense de leur bravoure sous la forme de « médailles souvenirs ». Pour sa part, notre ami Jean WEBER, outre la croix du combattant, a été décoré de la médaille nationale des combattants de moins de vingt ans. Honneur à lui, nos félicitations personnelles et celles de l'Amicale.

P. D. et J. T.

—0—

CORRESPONDANCE

REACTIONS A « HISTOIRE DE TIMBRE »
(Lien de septembre 1990)

Ce numéro a suscité l'intérêt et nous a valu de nombreuses appréciations, orales et écrites positives — à une exception près...

Si, comme le remarque un correspondant, on doit regretter « qu'autant en emporte le vent », on se félicitera pourtant d'avoir rendu publique cette affaire, permettant ainsi de bien situer le niveau des responsabilités. Merci à tous ceux qui nous ont apporté leur concours.

On lira ci-dessous quelques extraits de lettres reçues parmi les plus significatives, et sans commentaire de notre part.

● L. R.

«...Je ne relève pas les termes maladroits et vexants (de l'administration), les secrétaires écrivent et le « Patron » signe. Parfois même il ne signe pas.

Je relève l'intérêt de l'émission, l'unanimité défavorable, la polémique. Il n'y a pas de polémique car tout le monde sait que le désastre de 1940 est le fait de nos gouvernants de l'époque et que les héros qui nous critiquent n'auraient pas fait mieux que nous, qui nous faisons massacrer pendant qu'eux se baignaient sur les plages de la Côte d'Azur ! (...) Continuons à nous battre, même si notre cause n'a pas un caractère d'urgence en face des problèmes d'actualité. Quel ministre des Anciens Combattants aura le courage de défendre les intérêts des anciens combattants comme il a défendu sa propre cause ! ? (...) Je crains que nous soyons obligés de nous contenter de notre amertume et de notre dégoût profond pour ceux qui sont assis dans les fauteuils de la PATRIE RECONNAISSANTE ».

● A. H. - «...J'ai lu avec stupeur les vaines tentatives faites pour obtenir des PTT un timbre commémoratif du cinquantenaire. Incroyables les arguments donnés ! On aimerait savoir qui les a trouvés et fait voter à l'unanimité ?

● B. H. - «...Ceci dit, et pour vous dire ce que je pense de votre histoire de timbre, elle ne m'étonne pas du tout ! Même en 1990, nous les anciens de 40, trahis par Vichy et oubliés par de Gaulle, nous ne sommes pas encore réhabilités, même si nous avons marqué des points. Ajoutez à ces deux raisons majeures ci-dessus les rancœurs professionnelles dues à des avancements trop rapides ou trop lents pour certains, et les discussions entre ceux qui se prenaient pour des chefs. (...) C'est le péché d'orgueil qui est responsable de tout. Et tous ceux qui grimpent dans la hiérarchie, qu'elle soit militaire ou politique, y sont très sensibles. Tôt ou tard ils ont dû rendre leur compte au Tribunal Suprême. Et nous, nous ne pouvons que continuer notre travail d'information chaque fois que l'occasion nous en est donnée ».

● H. G. - «...Je me suis beaucoup esbaubi à la lecture dans « Le Lien » de tes tentatives de faire honorer nos combats de juin 40 par l'émission d'un timbre commémoratif. (...) Heureusement, même nos classes dirigeantes actuelles ont pensé qu'il ne fallait rien exagérer. (...) Commémorer notre pitoyable déroute par un timbre commémoratif ne me paraît pas souhaitable, même s'il y eut quelques malheureux morts. Sur ce sujet nous n'abuserons ni nos ennemis, ni nos alliés, même si par politesse ils ont bien voulu admettre que notre résistance a été effective ». (...)

● R. Q. - «...Je me suis demandé quel pouvait être l'état d'esprit de ceux qui refusent d'honorer le sacrifice d'une génération que le Pouvoir avait voulu ignorer ?

C'est que les vaincus ont toujours contre eux ceux qui agitent le drapeau du militantisme à retardement. La vérité dérange les installés et c'est pourquoi la république des camarades n'a rien à faire avec des survivants pleins d'honneur.

Le temps travaille contre nous, celui viendra où la faute sera portée par les vaincus, les manuels d'histoire ne connaîtront que les « résistants » dont une poignée aura sauvé la France ! »

● J. B. - «...Je te le dis tout de go : ce dernier numéro, dont tu es comme d'habitude l'artisan principal, est remarquable. Les démarches que tu as entreprises en février 1990 pour qu'un timbre commémore nos combats de 40, n'ont pas mieux abouti que les tentatives antérieures, malgré ta persévérance ou, dois-je dire, ton obstination. Il était nécessaire que ce dossier soit publié pour la vérité et pour notre réconfort, même s'il met à jour chez certains responsables politiques ou administratifs, des attitudes dont on rougit pour eux. Si importante qu'ait été, en elle-même, « l'histoire du timbre », elle révèle en plus un état d'esprit, une volonté d'occultation d'une partie de notre histoire qui n'a que trop atteint son objet. Merci d'avoir publié cet échange de correspondance : nous avions le droit de savoir » (...)

Suite page suivante.

● A. D. - « Les oies du Capitole »

La nuit venue,
Les Gaulois étaient parvenus
Aux portes de la Citadelle
Érigée au sommet du Mont Capitolin.
Endormies, les sentinelles
Cuvaient leur vin.

Mais de Junon les Oies sacrées
Réveillées par le bruit
Des Gaulois qui se chamaillaient
(C'était à qui passerait le premier)
Firent entendre de tels cris
Que l'officier de garnison
Dépêcha deux centuries

Pour mettre à la raison
Les turbulents ennemis.

En attendant l'arrivée des soldats,
Les vaillantes Oies
Assaillirent les Gaulois :
Les uns furent massacrés
Et les autres faits prisonniers.
Elles y laissèrent des plumes
Et quelques-unes
Furent même tuées, blessées ou
[mutilées.

Pour les premières,
Une stèle fit l'affaire ;

Pour les autres, le Sénat décréta

Qu'aux frais de l'Etat
Elles seraient appareillées
De pattes de bois et d'ailes
Artificielles.
Elles eurent droit
A quelques Croix,
Enfin on leur vota
Des pensions d'invalidité.
On avait sans doute escompté
Que leurs jours étaient comptés.

Comme leur vie se prolongeait,
La plèbe se mit en colère :
« Oui, vraiment, ces Oies exagèrent,
Elles grèvent le budget :
On devrait les sacrifier

A notre très Puissant et très Bon
[Jupiter !]
Ainsi en est-il après toutes les guerres :
Pour les Morts,
On s'en sort
Avec un monument
Et des gerbes une fois l'an.
Mais les Survivants
Se raccrochant à l'existence
Au delà de toute décence
Deviennent très vite encombrants.

MORALITE

Passé le danger,
S'estompe la reconnaissance.

CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE 1940 - 1990

RÉTROSPECTIVE SUR LA PRÉTENDUE "DROLE DE GUERRE"

La bravoure d'un régiment toulousain : le 11^e R. I.

Ils étaient trois inséparables, soldats à ce régiment originaire de Toulouse, le 11^e R.I. (réservé du 14^e). Dans le fracas de l'offensive des chars allemands sur la Meuse, ils avaient été envoyés en renfort, pour combler les « vides », c'est-à-dire les morts et les blessés, et continuer à tenir. Et ils tinrent tous les trois, comme l'ensemble du régiment, jusqu'à l'extrême limite, résistant au fond d'une cuvette dans laquelle les Allemands les tiraient quasiment à bout portant, comme des lapins !

In extremis, le plus chanceux, René TAUZIEDE, réussissait à faire évacuer ses deux copains, grièvement blessés : Louis YRIBARREN, l'auteur du récit, Pierre LANGLA, rentré de captivité grand invalide de guerre et fait chevalier de la Légion d'honneur. Au même moment le colonel Pamponneau était tué devant des avant-postes.

Nous espérons que cet article parfois passionné — et pour cause ! — de Louis Yribarren contribuera, modestement sans doute, à rendre hommage et justice à un régiment toulousain valeureux, injustement oublié après la tourmente.

A l'époque où nous vivons, on est « valable » que si on est « branché » et, pour rester dans le « ton », on doit supporter la vague de soi-disant émancipations qui déferle sur la société et la détériore, à grands renforts de médias, de la radio, de la télévision et jusqu'aux chansonniers ou autres amuseurs publics...

En somme, tous ceux qui ont accès à quelque moyen de publication se croient permis « d'enseigner » les autres : ceux qui ne peuvent que les écouter et subir leur point de vue. Tout cela au nom de la « liberté » — la leur bien sûr — celle des autres n'existant pas... Ces nouveaux prophètes ont vite fait de se persuader qu'étant habités par le « génie » de la VERITE, dont ils ont l'exclusivité, ils ont pour « mission » d'éduquer la majorité silencieuse, comme s'ils n'avaient à faire qu'à des « imbéciles » ou incapables... Et la fête continue... puisque rien ne vient entraver ce courant...

Même certains comédiens, chanteurs ou fantaisistes, dont la vocation normale devrait être de distraire ou d'amuser le public, profitent d'avoir la parole, ou un micro en main, pour propager leurs idées personnelles ou fantasmes... Sous prétexte de « plaisanteries » ils se permettent, avec une suffisance bien installée, de ridiculiser des valeurs profondes indiscutables, pour soutenir des idées dites « engagées », allant jusqu'à bafouer le passé.

Leur outrecuidance qui, au début, choquait, finit à la longue par se banaliser et à produire ses effets démoralisateurs inacceptables. C'est ainsi que certains se sont gaillardement permis d'insulter la « Marseillaise » et de ridiculiser « 1914-18 »... D'autres ont entrepris de donner honte aux Français de la période de guerre 1940-45, en mettant communément dans le même sac les responsables de cette guerre, ses « metteurs en scène », les « acteurs » que constituait la « masse de la troupe » qui n'avait pas choisi son sort, du fait qu'elle n'avait pas son mot à dire pas plus qu'elle ne l'aurait, d'ailleurs actuellement en pareille occasion. Et à ce propos on peut se demander ce que deviendraient ces glorieux conquérants de notre époque, avides de démoralisation, si quelque nouveau malheur déferlait sur notre pays ? Autant souhaiter que cela n'arrive jamais...

De pareilles insultes à l'égard de ceux qui ont fait leur DEVOIR pour sauver le pays, méritent tout de même une sévère réplique et justifient le mépris de ceux qui ont vécu l'histoire, alors que ses détracteurs s'avisent de la raconter sans même l'avoir exactement connue. Ceux qui se plaisent à travestir ainsi la vérité semblent ignorer qu'il existe encore des Français qui ont autrement de « trempé » qu'eux et ne sont nullement disposés à rester impassibles devant leur entreprise de démolition. Il ne s'agit là, aucunement, de politique, mais encore bien plus du RESPECT DES AUTRES... Sous aucun prétexte on ne peut laisser le champ libre à ces charlatans. Il faut plutôt leur rappeler que leurs aînés étaient aussi jeunes, aussi enthousiastes aussi modernes qu'eux et certainement plus généreux que ces tartuffes d'aujourd'hui. La vaillance de ces humbles mais héroïques anciens dans la tourmente de 1940 doit être révélée avec force pour imposer le respect.

Je dis bien « révélée », car au travers d'un tel torrent de dénigrements sur la période 1940-45 on n'a jamais exactement rendu compte de tout le courage et l'abnégation de certains, peut-être parce que les intéressés n'ont pu en faire état, ou qu'ils ont disparu... Aussi, lorsque quelque témoignage peut en être rapporté, on ne doit pas s'abstenir, surtout quand il est à la gloire de notre Région Sud-Ouest-Pyrénées...

Certainement, d'autres faits aussi méritants existent par ailleurs mais qu'attendent donc nos historiens pour les regrouper et assurer les Français que la France de 1940 n'a pas « baissé les bras » comme certains se sont plu à le dire...

Je me bornerai, pour ma part, à ne relater ici que quelques anecdotes dont j'ai été témoin, au 11^e régiment d'infanterie de Toulouse qui était rattaché à l'une des célèbres divisions du Sud-Ouest. Ces faits, évidemment,

ne sont pas isolés, ni exceptionnels : ils traduisent seulement l'image de la mentalité qui régnait alors dans l'ensemble des Corps ; sans panache ni forfanterie, mais simplement entre « méridionaux », bien de « chez nous », une somme de sacrifices et d'immortalités que le

LES EXPLOITS DU « COSTAUD »
DE LA PLACE DU CAPITOLE

Se rappelle-t-on de SUBRA ? ce colosse qui levait les poids et haltères sur la place du Capitole de Toulouse ? Il n'était pas plus militariste que l'anarchiste le plus avancé d'aujourd'hui. Tout le monde le savait, sinon, il le faisait savoir. Pourtant, sa force inspirait confiance et cachait un grand cœur. Il était « motard » au P. C. du 1^{er} bataillon et pilotait un acrobate sa « 500 Gnome Rhône culbutée ». Quand il était envoyé en mission, souvent difficile, pour lui il s'agissait de tirer les copains d'un mauvais pas ; et il fonçait... Je ne sais combien de fois il a forcé des barrages de mitrailleuses allemandes qui le « canardaient » et, chaque fois, il en sortait, tel un dragon déchaîné. Et quand à son retour, les copains héberlués ne pouvaient contenir leur admiration, le plus sûr moyen de ne pas le mettre en fureur était d'éviter de lui signifier qu'il était un « bon soldat ». Car il s'emportait alors dans son dialecte rocailleux et croustillant de Toulouse, se défendant d'être « militariste » et affirmant n'agir que « pour les copains » ! Après quoi, il n'y avait plus qu'à se taire... Et de nouvelles péripéties recommençaient, toujours avec le même succès, à croire que ce diable de motard était invulnérable. Et nous étions toujours dans les Ardennes et la Meuse, tandis que les Allemands défilaient sur les Champs-Élysées (je le savais, étant radio). Cependant, le 11^e R.I. ne cédait pas d'un pouce : « Tenir sans esprit de recul », telle était la consigne quotidienne ; et il n'était pas question de l'enfreindre : nous avions tous besoin les uns des autres et étions sûrs les uns des autres.

Mais nous étions dans un piège, et le 16 juin 1940 l'ordre était parvenu au 11^e R.I. de protéger le repli de la 35^e Division. A son tour, le 1^{er} Bataillon du 11^e devait lui-même protéger le mouvement de son régiment. Installés sur les crêtes boisées dominant Rosnes et la Voie Sacrée, nous n'avions plus aucun contact avec notre commandement. Et nous étions privés de nos vieux appareils de radio et de téléphone, trop lourds, qui n'avaient pu suivre. Le commandant Nicolai a alors réalisé qu'il nous fallait sortir de ce guépier et, pour cela, a fait rechercher une issue vers le bas, par la Voie Sacrée. A peine arrivés à proximité, nous avons été accueillis par les rafales des mitrailleuses allemandes. Le tir étant mal réglé, tout le monde s'est retrouvé sain et sauf en haut du bois, essouffés cependant.

Toujours flegmatique, le commandant a fait alors le point de la situation, observant toutefois qu'étant privés de moyens de communication, la moto serait bien nécessaire, ou tout au moins le vélo. Sans même avoir été désigné, Subra a dit : « J'y vais, mon commandant ». Et il est parti avec Berger, le cycliste de la Compagnie, récupérer, 300 mètres plus bas, au nez et à la barbe des Fritz, la grosse Gnome-Rhône couchée à terre. A deux, et surtout avec la force herculéenne de Subra, nos camarades ont remonté l'engin. Mais en arrivant au sommet, notre colosse s'est écroulé. Les événements sont ensuite allés très vite, et je n'ai jamais su ce qu'est devenu Subra.

J'ai dû moi-même prendre la moto à sa place. Quelques minutes après, en sortant de ce « piège » nous avons été attaqués à bout portant aux balles explosives : un véritable massacre. Depuis que j'ai repris connais-

SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ,

Un titre tout simple pour conter en moins de deux cents pages, illustrées de photographies, la captivité d'un béarnais agriculteur.

LANGLA est un prisonnier parmi d'autres avec pourtant une particularité : incorporé en octobre 1936, il ne sera libéré définitivement qu'à la fin des hostilités, une parenthèse de six mois (oct. 38/mars 39) exceptée. Soit 8 ans sous les drapeaux ! un rien !

Il écrit au retour : « J'ai 30 ans. Je n'ai aucune situation, je n'ai pas le sou — je suis dans la catégorie des Français qui ont fait la guerre pour rien, je veux dire gratuitement (...) »

Avec ceux de sa classe il est de ces soldats dont le général Bigeard rappelait encore récemment le sort, et le peu de considération qu'ils avaient retiré d'une si longue mobilisation. Le ressentiment éprouvé par ces combattants-P.G. devait mettre du temps à s'effacer... L'égalité des citoyens devant ce qu'il est convenu d'appeler le « devoir de servir » n'aura été en fait que de principe. En 39-45 comme en 14-18 c'est finalement les paysans qui auront le plus donné. Pour s'en convaincre il suffit de lire le monument aux morts des trente-huit mille communes de France et de Navarre...

sance, avec un éclat à la tête, je n'ai pas retrouvé de survivants de ce groupe d'une centaine d'hommes environ, de sorte que j'ignore quel a été le sort de Subra. S'il est encore là, je voudrais lui exprimer toute mon amitié. Sinon, j'estime que tous ceux du Midi-Pyrénées lui doivent respect et reconnaissance, au mépris de ceux qui veulent nous enseigner ce qu'est la PAIX, à laquelle nous tenons plus qu'eux parce qu'elle n'a pas le même sens.

Il est certain que Subra, à lui seul, n'a pas fait toute la gloire du 11^e R.I. Il y a participé, comme tant d'autres.

CEUX DE LA COTE 404

Déjà, au début de la guerre, à Bitche, le 11^e R.I., dangereusement exposé, avait pas mal « dérouillé » et ses victimes, presque anonymes mais glorieuses, semblent maintenant oubliées... Mais on ne pourrait effacer le cran de cette poignée de types (5 ou 6) qui, à eux seuls ont tenu et gagné la « Côte 404 ».

Cet exploit n'a sans doute été réalisé que grâce au culot d'un simple sergent décidé, mais aussi et surtout avec l'aide courageuse et combien dévouée du modeste « planton » du bataillon qui, seul, a fait je ne sais combien d'allées et venues, de la compagnie à la Côte 404, portant sur son dos, dans une toile de tente, tout ce qu'elle pouvait contenir de grenades ! L'arrosage permanent des assiégeants avec ces grenades a fini par décourager l'ennemi qui a battu en retraite, croyant que la Côte était solidement occupée par un effectif important et fort !

Et comment ne pas parler de ces gars de la Compagnie des Engins du 11^e R.I. qui, avec de simples petits canons de 25 et quelques modestes mortiers, ont attendu courageusement que toutes les pièces d'artillerie allemande soient totalement installées en face, à l'orée du bois de Sy, pour anéantir entièrement tout ce matériel ennemi qui devait nous écraser ? Et que dire encore du sang-froid du célèbre André NAVARRA, de Toulouse (1^{er} Prix au Concours mondial de violoncelle à Vienne, devenu ensuite professeur au Conservatoire de Paris), qui, estimant qu'il était infirmier, sa place devait être auprès de ses camarades des corps-francs pour aller, de nuit, dans le no man's land, rechercher des blessés éventuellement abandonnés !... René, lui aussi, au crépuscule, au milieu des patrouilles ennemies, tirant un lourd et bruyant brancard, allait relever dans une position abandonnée depuis quelques jours, des camarades affreusement déchiquetés dans leurs « trous à rats ».

LA MORT EXEMPLAIRE DU COLONEL PAMPONNEAU

De tels faits, relevés au 11^e R.I. ici et là (et j'en passe) n'étaient pas incohérents : ils semblaient coordonnés par l'exemple qui, souvent, venait « d'en haut »... On se souvient en effet que le colonel PAMPONNEAU s'est fait tuer parce qu'il est resté le dernier sur un point de résistance qu'il avait défendu comme un simple soldat...

Aucun de ces frères d'armes n'agissait pour la gloire, mais simplement avec la conscience naturelle du devoir envers les copains, la famille aussi et, sans doute, avec un sens profond de la responsabilité vis-à-vis de la Société et — des générations à venir.

Aussi, si nos valeureux compatriotes ne peuvent relever l'outrage qui est fait à leur mérite et à leur époque, il faut que l'on sache que ceux qui n'oublient pas ces compagnons du Sud-Ouest ou d'ailleurs, resteront toujours aussi ardents pour défendre leur dignité et leur souvenir, même à l'encontre d'adversaires éventuellement aussi stupides qu'ingrats...

Louis YRIBARREN,

ex soldat de 1^{re} classe
au 11^e Régiment d'Infanterie
de Toulouse.

Extrait de la Revue « Toulouse à Paris » que nous remercions pour son autorisation.

de Pierre LANGLA, Pau 1990 (l'un des trois)

La captivité qui lui échoit après qu'il eut été blessé au combat en juin lui est in-sup-por-ta-ble ! Elle se révélera à l'usage dure, tragique et, pour finir, relativement protégée. La ligne bleue des Pyrénées lui manque et l'Ossau hante ses jours et ses nuits. Evadé, repris, il éprouvera Rawa-Ruska un peu de temps en 1942. Les kommandos se succèdent dans le même refus du travail pour l'ennemi. Résistance et sabotage sont l'œuvre de ses mains, au point d'en éprouver quelquefois comme du remords. Ainsi devant l'accueil qui lui est fait au pays des Sudètes où il terminera sa captivité. On est aux petits soins pour lui et on le plaint avec cœur : « Peterlein, Arm Peterlein ! » Petit Pierre, pauvre petit Pierre... L'arrogance du mal et la violence des hommes n'occupent pas tout l'espace — des interstices filtre quelque bienfaisante lumière...

Son petit livre se lit d'un trait, l'émotion est certes au rendez-vous, mais retenue au gré des saisons et des jours, et des événements qui remplissent sa vie. Dans le miroir qu'il nous tend, chacun retrouvera un peu de sa propre expérience, mais distancée par la comparaison entre les mille et une formes de la captivité que nous avons subie.

J. T.

(Tous les Béarnais... les autres aussi, voudront lire cet ouvrage édité à compte d'auteur. Son prix net : 115,00 F, chez : M. Pierre LANGLA, 64190 Bastanès).

UN EXTRAIT : UN PELE-PORC INHABITUEL

« Je n'oublierai pas de sitôt le pèle-porc chez SCHUBERT en ce mois de janvier 1945. Il n'est pas si mal que ça le cochon d'environ cent cinquante kilos. Par les temps qui courent, c'est un trésor, une fortune, alors que tout le monde a faim. Ce matin-là arrive en premier le fonctionnaire-charcutier. C'est un monsieur assez âgé, conscient de sa fonction, sûrement dégage des obligations militaires, avec dans sa musette des couteaux, un affûteur, un pistolet et un grand livre. Accrédité par l'administration pour l'abattage à domicile, son travail achevé, il inscrit sur le grand livre, délivre un talon, tamponne la viande, et l'opération va commencer. Nous sommes quatre hommes, plus Karl qui a du mal à tenir en équilibre sur ses jambes et qui se contente d'écarquiller les yeux. Le fonctionnaire-charcutier rentre seul et prudemment dans la porcherie. Il attend que le cochon lui présente son front ou son museau, et au moment propice, revolver en main, il appuie sur la gachette. Le cochon s'effondre comme une masse, sans un grognement, une balle dans la tête. Pour moi c'est du sabotage car c'est si bon la cervelle ! Et dès lors que tout risque est éliminé, le

cochon est pelé, vidé, pendu à une échelle, à peu près comme cela se fait dans notre Béarn. Cependant, la finition est moins raffinée et la « dive bouteille » est totalement absente, bien sûr.

Des invités sont arrivés en cours de matinée, assez âgés. J'en connais quelques-uns. Ils vont rendre hommage à Mme Schubert et lui dire des choses agréables et flatteuses — n'oublions pas que ma patronne est issue d'une grande famille bourgeoise de Teplitz —. Le menu sera-t-il de qualité ? Y aura-t-il une place à table pour moi ? Voilà mes soucis du moment. Dehors, on devise. Afin que la viande refroidisse au plus vite, le cochon restera étalé sur l'échelle, exposé à la température ambiante.

Mme Munzig invite tout le monde à rentrer pour se mettre à table. Elle me demande très discrètement d'avoir la bonté de bien vouloir surveiller le cochon pendant le repas ! Je domine ma surprise. Puis-je lui dire que le cochon est inoffensif ? « C'est à cause des invités », me dit-elle. « Je n'ai aucune confiance en eux ». Et me voilà encore « homme de confiance ». Pourrai-je un jour, sous d'autres cieux, raconter tout cela ? Voudra-t-on me croire ? L'histoire ne s'arrête pas là. Je me dois de dire toute la vérité, et la vérité ici est magnifique.

Le temps du repas est long et je vais voir Emile (1). Plusieurs va-et-vient sont nécessaires pour me réchauffer

les pieds... sans quitter des yeux le cochon. Et voilà que vers la fin supposée du repas sort le cousin de Mme Schubert. Je crois qu'il va satisfaire un besoin pressant. Peut-être a-t-il fait semblant ? Il s'avance vers moi ; je le sais très rusé. « Comment ça va Pierre ? » « Bien, et vous ? » Sa main gauche tient un paquet de cigarettes... qui cache mal... un billet de dix marks. Il me supplie de lui couper un morceau de lard. « Mais ce n'est pas possible », lui dis-je. « Mme Schubert est votre cousine ? ». Il se fait plus pressant, la larme à l'œil. Je taille dans la ventrèche et lui file le morceau dans un petit sac qu'il a tout prêt. J'empoche argent et cigarettes ; quelques secondes ont suffi. Je calcule comment faire si quelqu'un d'autre vient... ce qui ne tarde pas. Après tout, à quoi bon palabrer ou me ronger de scrupules ! Deux autres messieurs se présentent ; même tactique après un semblant de besoin pressant. J'empoche argent et cigarettes et je taille dans le lard. Ce sera tout. Je constate que pour l'esthétique du cochon et pour le coup d'œil, il y a encore un dépassement sur le côté gauche. Je redresse la situation en découpant une quatrième tranche. Emile et moi pourrions faire des frites avec la graisse. La suite de cette journée ne présente pour moi aucun intérêt particulier.

(1) Emile est un P.G. belge.

LECTURE

1945 - " NAUFRAGE A BERLIN "

PAR ROGER BRUGE

Les lecteurs du Lien connaissent Roger BRUGE à travers la recension de quelques-uns de ses ouvrages sur la bataille de France. Son œuvre, fruit de près d'un quart de siècle de recherche, a fait sa réputation d'historien. Mais son talent d'écrivain ne s'est pas limité à ce seul genre d'écriture. Le journalisme et le roman historique militaire ne lui sont pas étrangers.

Né en 1926, Bruge n'est pas un combattant de 39-40, mais, engagé à 19 ans au 2^e Régiment de Spahis algériens, il a fait partie des troupes françaises d'occupation en Allemagne après la guerre.

BERLIN 1945, c'est l'Allemagne année zéro, moralement et matériellement. L'orgueilleuse capitale du Reich n'est plus que ruines amoncelées. L'aviation alliée et l'artillerie russe l'ont nivelée au ras du sol : monceaux de pierres, de poutres, de ferrailles hétéroclites d'où le dédale même des rues est effacé. La population traumatisée et apeurée vit le plus souvent dans les caves ou des abris de fortune, exposée à toutes sortes de dangers, réels ou imaginaires, rivalisant de combines et d'accolitances pour survivre au cataclysme. Le temps du Sportpalast, d'Unter den Linden et de la Porte de Brandebourg est à jamais révolu. Le mauvais génie à la mèche brune a semé le chaos et fait le malheur du peuple allemand.

BERLIN, carrefour de la défaite et carrefour de la victoire ! Divisée en quatre secteurs militaires d'occupation, la ville sous le choc aborde ce premier hiver de tragédie dans le froid et la faim. La faune interlope des vaincus du destin, des pas-de-chance, criminels de guerre, déserteurs, trafiquants, voyous, prostituées, épaves mêlées des grandes métropoles et de la guerre s'y dissimule dans l'attente du lendemain. L'insécurité y règne en dépit des polices militaires et des schupos réunis...

Parmi ceux-là, l'oberscharführer SS Otto Steiner, criminel de guerre recherché par la France pour sa participation, en août 1944, à l'exécution de quarante-neuf patriotes au champ de tir de Craney, près de Troyes.

Ce personnage du récit, nous dit l'auteur, « est né des souvenirs que plusieurs de ses camarades ont laissé dans ma mémoire ». Souvenirs de l'arrogance et de la violence inhumaine des Schutzstaffeln, que le maquisard de 18 ans R. BRUGE, capturé en juillet 1944, enfermé à la prison de Troyes et échappé par miracle à leur peloton d'exécution, n'oublie pas. A travers la fiction une tragique réalité resurgit...

J'ai découvert par hasard ce livre paru en 1961 aux Editions France-Empire. Malheureusement épuisé aujourd'hui — mais peut-être, en fouinant bien... —, Je regrette de ne pouvoir vous convier à passer deux longues heures en compagnie du « héros » vaincu, Otto Steiner, dans les ruines de Berlin : manchot furieux, désabusé, à la recherche d'un point d'ancrage dans un monde qui le rejette et qu'il rejette avec la même force, espérant contre toute espérance le retour de son génial Führer qui ne peut être mort !

Solidement campé sur ses certitudes d'hier, écoutons-le dialoguer avec un prêtre rencontré dans la nuit, sous la neige qui tombe :

— « ...J'étais dans les Schutzstaffeln (SS)...

— Et alors, dit doucement le prêtre, cela te pèse tellement que tu éprouves le besoin de me le dire ? »

Le curé ne voulait pas mordre à l'hameçon ; il refusait la bagarre. C'était un conciliateur. Steiner se fit brutal :

— Les juifs sont des salauds ! Le Dieu des juifs est un salaud !

Il eut un hoquet mouillé et s'essuya les lèvres.

— Le monde est un monde de salauds ! (...)

— Le monde est aussi celui des hommes, dit le prêtre d'une voix égale, où nul sentiment ne se trahissait.

Steiner regarda le ciel que la neige piquetait de ses millions de confettis blancs.

— Et ton Dieu ?

— Mon Dieu ?

— Oui, tu peux dire ce qu'il apporte ?

— Le contre-poison à la haine et à la violence que distillent les hommes, rien d'autre » (...)

Comme dans un polar bien mené, le lecteur est littéralement envoûté par la psychologie des personnages ici mis en scène, le réalisme des choses vues, l'atmosphère poisseuse étendue sur la ville. L'action ne faiblit pas un seul instant, on tourne les pages une à une, impatient de la suite. Mais en sachant d'instinct qu'il n'y aura de rédemption possible pour Steiner que dans la mort. Car le nazisme qu'il représentait avait fondamentalement tort ; même si, comme l'a écrit Henri Frenay dans « La nuit finira », il n'avait été que « le sursaut de désespoir d'un peuple, d'un grand peuple plongé dans une grande misère », dont il avait été le témoin à l'Armée du Rhin après la Grande Guerre.

J. Terraubella.

NOTA. - Eléments de biographie de R. BRUGE :

Né en 1926. Sorti en 1943 de l'Ecole militaire d'enfants de troupe d'Epinal. / De cette rude période d'apprentissage à la vie militaire durant l'occupation — l'école était repliée à Montélimar —, Bruge a tiré un livre « Enfant de troupe » paru en 1962. / En juin 1944 il reçoit le baptême du feu dans un maquis de l'Aube. Fait prisonnier par les SS en juillet, il échappe en extrême au peloton d'exécution. Engagé chez de Lattre, il effectue deux séjours en Indochine. En 1952 il quitte l'uniforme pour le journalisme, il se spécialise dans l'étude de la campagne 1939-1940. Nombreux ouvrages. Travaille actuellement sur la première guerre d'Indochine.

NOVEMBRE - DÉCEMBRE :

Temps de mémoire

par Fernand CAIRE

Cher camarade Terraubella,

Lorsque nous pensons à ce terrible été 1940 nous voyons la faim, la dysenterie. Je me rappelle de Dieuze et de l'église de Neufchâteau où les officiers étaient entassés, couchant l'un sur le maître-autel, une trentaine d'autres sur les marches de la chaire, etc. La faim s'était installée, maîtresse des camps, torturant et rongant les hommes. L'armée allemande, submergée par ce flot inattendu est incapable de ravitailler immédiatement. Epinal : 10 000 hommes stationnent pendant 3 ou 4 heures avant de recevoir 300 grammes d'un pain parfois moisi.

Nous sommes des soldats bohémiens, qui remuent dans des boîtes de conserves d'indéfinites cuisines faites d'herbes, d'orties, d'épluchures, de concombres, de patates bassement sollicitées autour des roulantes allemandes.

Tous ces hommes, captifs affamés et amaigris, sont dans l'incapacité d'observer les règles de la plus élé-

mentaire hygiène. Pas de savon, pas de rasoir, pas de linge !

Il y a plus grave. Juin 1940 dans le souvenir des prisonniers, toujours des marches forcées, la faim, mais aussi la dysenterie qui atteint un captif sur deux, pousse aux tranchées ouvertes partout, aux limites des camps, des troupes d'hommes à peine recoltés. Bientôt d'ailleurs, il n'y a plus aucune discipline et les camps, où les hommes font leurs besoins un peu partout, sont une vaste marmite d'odeurs (on prend son tour, comme à confesse). On attend quelquefois deux heures. Devant vous en plein air les poilus s'installent au bord du trou et l'envers du décor vous apparaît dans toute sa laideur, ses bruits et ses senteurs... et quand votre tour arrive, quand devant deux mille types qui dansent sur une jambe, vous prenez rang dans l'exhibition abominable, quand il n'y a plus devant vous, derrière vous, à votre droite, à votre gauche, que l'infecte « chose », quand vous avez le cœur qui lève et que votre pudeur humiliée

vous empourpre de honte, vous n'avez plus qu'une ressource : prendre un air lointain, détaché, subir certaines lois ignominieuses, votre esprit planant au-dessus de ces misères physiologiques et morales...

Je te prie de trouver ci-joint l'acte héroïque de G. RAMALIERE et les morts russes.

Reçois ma fraternelle accolade.

F. C.

Extrait de « SOUS LE JOUG » de Fernand CAIRE.

LES MORTS RUSSES

Le camp des prisonniers de guerre russes était à 300 mètres de nous, et pendant cet été-là nous assistions à cet hallucinant spectacle, l'enterrement des russes.

Un travail lugubre, accompli par des squelettes traînant des charrettes vers des fosses communes et pour garder ces squelettes fantômes, deux sentinelles sifflotantes, deux hommes qui s'en foutaient. Faire ça ou autre chose, ils devaient se dire que tout compte fait dans le sable et le soleil ce n'était pas plus mal qu'au front !

De temps en temps ils gueulaient des menaces, ils flanquaient quelques coups de crosse au petit bonheur. D'ailleurs les injures et les coups ne les atteignaient pas les Russes, ils étaient comme ça, on se demande bien ce qui pouvait les atteindre. Ils n'étaient plus de ce côté-là des choses. Ils flottaient avec une lenteur surnaturelle dans un univers spectral.

Et c'était eux ces vivants qui faisaient qu'on pensait à la mort, pas les morts. Les morts étaient tellement morts qu'ils appartenaient déjà au monde de la pierre et du bois. On se disait : que c'est lourd, que c'est froid, on ne disait pas, ce sont des hommes !

Et puis il y en avait trop de morts ! Devant un cadavre inconnu on se répète de vieux mots, mais quand ce sont des morts par pleines charretées, par pleines fosses, toute la journée, et pendant des jours et des jours, alors il n'y a plus pour cela de mots ni d'idées.

On ne pouvait plus voir que des morts, des morts tout nus, tout blancs avec leur tête démanchée, leurs bras disloqués qui pendaient. Des morts enchevêtrés, et c'était toute une affaire de les démêler, de les déboîter les uns des autres, pour les mettre sur un brancard, leurs bras balançant de chaque côté. Des morts si maigres à n'y pas croire, les uns tachés de sang noir, ceux que les nazis avaient tués à la mitrailleuse. Les autres barbouillés d'excréments, qui étaient morts de la dysenterie.

Les vivants avançaient à pas de somnambules. Ils paraissaient se mouvoir dans une substance invisible affreusement épaisse et pesante. Ils se mettaient à quatre pour porter un mort à qui il ne restait que les os et la peau.

Véritables fantômes grotesques dans leurs capotes à manches trop longues, couleur mousse. Quand ils arrivaient au bord de la fosse ils laissaient glisser leur mort qui tombait de travers. Il fallait loger trois cents morts dans chaque fosse. Trois cents, pas un de moins. Les morts et les vivants n'avaient qu'à s'arranger pour que ça tienne.

Un sous-officier allemand faisait le compte. C'était un homme richement pourvu de joues, de mentons, de fesses. Un beau sous-officier allemand, bien rasé, luisant et consciencieux. Il comptait soigneusement ses morts... cent soixante seize, cent soixante dix sept, etc... sans se tromper. Une machine bien réglée, et quand même un homme réel, qui transpirait, qui fumait un cigare... Cent quatre vingt un, cent quatre vingt deux... trois cents par fosse. Cinq, six, sept fosses.

Additionner, multiplier, il notait des nombres sur ses papiers. Tout était en règle, propre et clair, dans cet univers de la statistique où vivait le sous-officier, un homme sérieux qui faisait bien son service, comme il se doit. Les morts n'avaient qu'à faire le leur, à se caser à trois cents dans leur trou.

Ce n'était pas facile car le trou avait été calculé un peu juste. Mais le sous-officier veillait à ce que les morts soient bien tassés, et au besoin il ordonnait à un Russe de descendre dans la fosse pour faire rentrer tout ce qui dépassait.

Fernand CAIRE.

Ancien prisonnier de guerre 1939-1945.

Fondateur de l'union de Graudenz.

Chevalier de la Légion d'Honneur.

Interné résistant.

Combattant volontaire de la résistance.

Médaille des évadés.

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHANTÉ »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE XVII

Maintenant, nos jeunes appelés du début sont cause de l'ambiance dans laquelle ils vivent nouvelle alerte les entraîne vers les ouvrages

devenus des hommes, moins par tempérament qu'à et qui tend à étouffer leur fantaisie naturelle. Une qu'ils auront à défendre.

Runtzenheim, c'est une casemate couplée.

Elle est bizarrement située, juste sous une voie ferrée sur laquelle, de temps à autre, passe une espèce de tortillard qui se dirige vers... l'Allemagne.

Le service y est très dur. On y plante des rails anti-chars à l'aide de sonnettes dont le pilon de choc est manipulé à bras. On y coule également le béton pour des abris d'intervalles et l'on se bouzille les pattes en installant des foultitudes d'enchevêtrements de fils de fer barbelés.

Le sergent-chef qui la dirige, c'est Macquart, le gros rougeaud plus sensible au gros qui tache qu'à l'eau minérale, toujours sous pression de l'alcool; et qui a davantage la réputation d'un garde-chiourme brutal que d'un gradé digne de l'armée évoluée qu'il est sensé représenter.

Les pauvres types qui les accueillent font peine à voir. Ils sont maigres, livides, vidés de leur substance. Ça promet du bonheur dans ce merdier. C'est pourquoi, dès qu'il entend demander un volontaire pour garder le canon, sans savoir de quoi il s'agit, et bien que ce ne soit pas son style de se mettre en avant quand il est question de service, Antoine fonce :

— « J'y vais ! »

Et il y va, en effet.

Pas de la crevette grise c'est. Il doit se taper des herbages boueux. Des monticules croulants. Des marais humides dans lesquels il patauge avec sa belle tenue de campagne toute neuve. Enfin, ça y est ! Il trouve. C'est une espèce de grande caisse en tôle dissimulée derrière un tertre factice. Tout cela est encadré de barbelés rouillés. Sur le toit de la caisse, on a installé des paillasses et des couvertures mitées. Le sol est jonché de bouteilles vides. Le soleil darde ses rayons de tous les côtés. Un soldat débraillé le regarde venir. Squelette il est, et en eau. Pas étonnant qu'il ne soit pas sur son trente et un, le gnasse, avec un tel bourguignon. Ça explique aussi les boutanches. On se déshydrate vite dans une telle fournaise. Les consignes, elles ne sont pas louches :

— « Tu fais gaffe que ce conard de Macquart ne vienne pas foutre son blase par ici. Pour le reste, tu peux ronfler en tournant autour de la caisse pour rester à l'ombre. »

Après son départ, Antoine aux trois quarts désapé, examine les lieux. Il commence par l'intérieur de la caisse. Elle camoufle un soixante-cinq de marine contre avions. Tout neuf il est. Dans le talus, on a creusé une sorte de réduit que l'on a bourré de munitions. De quoi descendre toute la Luftwaffe. Durant ce temps, le jeunot, des trillions de moustiques lui foncent sur le rab. Du sang frais. Ils veulent pas loucher ça. A croire qu'ils se sont donné le mot. En ville, ils descendent, le dard pointé contre la victime exploitée. Clic ! Clac ! Pif ! Paf ! Il se tape partout pour lutter contre l'assaillant. Mais il ne fait pas le décalitre. Les adversaires sont trop nombreux. Le front. Les joues. Le dos. Les pattes. Tout passe au marteau piqueur. Pour y palier, il chourave une des couvertures recouvrant le canon. Après tout, le tousseur de pruneaux il ne risque pas qu'on lui crève la couenne. Telle un burnous, il l'utilise. Ça restreint le danger, sans plus, car ces fumiers sont vicemaries que c'est pas croyable. Ils s'infiltrèrent, s'immiscent, se fauillent. Ils reniflent le résiné avec concupiscence. C'est la java des balançoires, y'a rien à chiquer, faut y passer.

Pourtant, autour de lui, la nature est magnifique. Les oiseaux chantent (ils feraient mieux de bouffer les moustiques). Les papillons voltigent. Des millions de fleurettes font la ronde. Il respire, à pleins poumons, une atmosphère parfumée, saine, pure, limpide comme les bataclans du futur n'en connaîtront jamais. Il s'attriste à la pensée que, demain, cette campagne resplendissante de serène solitude pourrait devenir un cimetière, un entassement de chairs pourries, de bouts de barbaque, d'os écrabouillés, de cailloux visqueux, un charnier gigantesque et lamentable avec des lambeaux d'âmes qui se recherchent vainement. Une cigogne se pose à deux pas. Tous les deux se contemplant en silence. Puis le soleil décline à l'horizon. Il devient pourpre avant de laisser la place à des myriades d'étoiles scintillantes. La belle de jour fait place à la belle de nuit. Et notre petit bonhomme se perd dans l'ombre de cette titanesque immensité.

A la casemate de Runtzenheim, l'emploi du temps va bon train. Pas une minute on les laisse tranquilles. Même le dimanche on marche à la cravache. Antoine a relativement la bonne gâche; son turbin, à lui, c'est de veiller à la bonne marche des instruments à dessouder. Mécanicien d'armement on l'a bombardé en constatant qu'il était doué pour parer aux incidents de tirs. Néanmoins, il ne coupe pas aux autres occupations du lieu : reconnaissance du terrain. Trouées de barbelés à combler. Examen permanent des réseaux de rails. Remise en état de ceux qui branlotent. Mise en place des chevaux de frise. Obstruction des chicanes. Nettoyages. Contrôles. Inspections. Vérifications. Pas moyen de faire la dorlotte cinq minutes dans les pageots humides. Et puis, chaque jour arrivent des renforts nouveaux. Des pontes qu'on ne sait plus où mettre.

Beaucoup couchent par terre, sur une paillasse dégoulinante de flotte. Tout ça, plus les gardes à jets continus, rend les hommes mauvais, chicanes, agressifs. Des bagarres éclatent à tous moments pour des futilités : une blague, un mot de travers, un geste mal pris et ça y est, ils se rentrent dans le lard.

Si jamais ils sont aussi belliqueux avec les frisés, comment que les cégings ils vont comprendre leur douleur. Il y a aussi ce foutu train de pouilleux qui leur passe sur la tronche. Un teuf teuf qui crache des flammes et du poussier en traînant péniblement quatre wagons derrière une loco fatiguée. Aux portières, ils voient des binettes à la retourne. Rébarbatives, réprobatrices. Comme si les trouffions étaient là pour leur plaisir. A croire qu'on les prend pour des « congés payés ». Parfois, quand même, une jeunesse blonde leur fait des gestes amicaux auxquels ils répondent par des baisers. C'est leur seule distraction, encore que, pour ceux qui ont monté la garde toute la nuit, et qui essaient d'en écraser, le raffut qu'il fait en passant les incite plutôt aux cauchemars. Du coup, dans leurs rêves, ils se voient tels qu'ils sont réellement. Déjà marqués par un destin impitoyable. Ils poussent des cris en mordant leur traversin mal rembourré de grosse paille qui leur arrache le visage. Ils s'imaginent submergés par une offensive massive d'avions ennemis. Les tanks ! Les tanks ! On leur en parle tellement à longueur de journées. Ils s'agitent sur leurs couchettes. Ils râlent. Et tandis que le train s'éloigne. Les copains, compréhensifs, les contemplent et se taisent; car, eux aussi ont de ces songes-là.

Qui osera parler, un jour, du calvaire de ces hommes en temps de paix ? Pourvu que le futur ne les oublie pas trop vite.

Bon ! Les riflots, on les recapahute à la casernanche. Les allées et venues, ça n'arrête plus. Dingue ! C'est. La follinguerie désorganisée, et, toujours, ce sacré foutu batafirole de barda sur les mécaniques. Pour notre chiquandé professionnel, le gros problème, quand il est à Soufflo, c'est de tirer au cul le maxi, parce que, vu le nombre de subsistants

de toutes espèces. La chienlit des innombrables porteurs de galons dorés. Et le peu d'hommes d'active. C'est sur ces derniers que retombent toutes les corvailles. De tous les bords ça dégouline. Ça giclé. Asperge. En cascade. Avalanche. Déluge. Dans tous les coins où l'on essaie de se planquer, il y a toujours un crabe, un sergiff qui cherche un blouzeux pour lui cloquer une saloperie à manigancer.

D'abord, notre rigolo, il tente les chiottes. C'est pas compliqué il suffit de s'y enfermer avec une toute cousue dans la chute à gobelets, en laissant passer son ceinturon par-dessus la porte basse. Mais, être toujours accroupi, c'est fatigant, ça donne des crampes à la longue. Et puis, parmi les gradés, il y a les viceloques. Ceux qui ne coupent pas au truc. Le Zude, par exemple, qui avait dû gaffer son manège. Une plombe il reste à mater, de loin, notre vedette en train d'échanger ses impressions avec Buttlering planqué dans l'autre cabustrade :

— « Il va pas bientôt se barrer ce plouc ? » qu'il lui chuchote par la planche à claire-voie du dessous.

— « Attends ! J'vais l'écœurer ». Qu'il lui répond, le rigolard.

— « Prout !... Prout !... Pzit !... Bling !... Flaouc !... »

Qu'il fait, avec sa bouche. Puis c'est le grand répertoire des imitations. Tout y passe. Le diarétique. Le poussif. Le constipé. La projection éventail. La fusée aigrette. Je t'en fous ! Le lieubitte, il reste là. Imperturbable. A croire qu'il apprécie. Qu'il prend son fade. Fait les différences. Enfin, il calte. Ouf ! Ils en avaient mal au ventre. Après, il y a la petite charrette. Jolie tout plein. Dans le fond de la cour. Un coin du tonnerre. Peinard que c'est pas croyable.

A plat ventre là-dedans, notre gamin il est aux pommes de Normandie. Trois jours ça dure. L'oubli total. Le désert avec les fatmas et les mirages. Manque de boc, la quatrième journée, des zigotos viennent la chercher pour se farcir des patates à la gare. Les truands de mes bajoues postérieures ! Ils le voient bien en écraser là-dedans. Mais ils ne le réveillent pas. Brinqueballé dans la tirette, quand il se réveille, il ne dit rien ; mais il l'a dans l'os. Une fois à la station, ils tombent sur une barquée de sous-offs affairés. C'est à ce moment qu'il se relève brusquement pour crier :

— « Allons ! Dépêchons ! Toi ! Toi ! Prenez un sac et que ça saute ! Messieurs les sous-officiers voudriez-vous avoir l'obligeance de nous aider, c'est pour le mess. Le Lieutenant a dit que c'était très urgent. »

Et ils l'ont fait, tandis qu'il les contemplait béat.

Après, il a dégotté le stand de tir. Formidable ! Allongés sur le sommet du mur des cibles, avec l'immanquable Buttlering, de vrais lézards ils étaient devenus. A l'olpïc jusqu'à la ceinture. Dorés comme des biscottes. Jusqu'au jour où... les réservistes sont venus faire du tir réel.

Paf ! Bing ! Boum ! Psitt ! Les projectiles valent à tout va. Ça ricoche contre les saillies dans un bruit assourdissant. Ils ont les salsifis rouges étendards. Nos deux durailles n'osent plus bouger, le bide incrusté dans le ciment pour deux raisons essentielles, la première étant de ne pas se faire voir des gradés, la seconde de ne pas prendre un perlout dans les miches. Mais ne croyez pas que ça leur coupe la gouaille. Le lendemain ils vannent comme un micheton qu'à casqué le bonneteur avec des faux baffes :

— « Eh ! T'as vu, on les a drôlement possédés. »

— « Sur, mon pote, Mata-Hari, à côté de nous, c'est de la rigolade ! »

Durant ce temps, le gouvernement a inventé un impôt nouveau baptisé « Le centime du soldat ». C'est tout bénéf. Ça coûte plus cher aux civils, et ça ne rapporte rien aux militaires.

Avec le « Centime du soldat » on sort de nouvelles affiches : « Engagez-vous. Rengagez-vous dans les troupes métropolitaines » Pour que cela séduise davantage les éventuels candidats, cela représente l'intérieur d'une casemate avec vue sur la chaîne de montagnes de la Forêt-Noire, à moins que ce ne soit la ligne bleue des Vosges. Laracine en placarde une dans son foyer. Cela permet de servir de cible aux gars qui jouent aux fléchettes :

— « Tiens ! Mon figne, le créneau vaut dix points. Le canon, cinq. La mistaflette, vingt. C'est plus dif. Mais alors, si tu piques dans le paysage radieux. Alors là, t'es en pleine utopie. T'as gagné ! »

C'est à ce moment-là qu'on a commencé à parler du général. Plusieurs jours, déjà, ça dure la comédiantie. Paraît que c'est un général qui en a marre d'entendre parler de la Ligne Maginot uniquement par le truchement des photos de Paris-Soir. Celui-là, il veut toucher. Sentir. Palper. Se faire une opinion bien à lui. Et puis, c'est pas de la gnotote. Pas un infinitésimal général de brigade. Un microscopique étoilé de division. Non, c'est un chouette de bath. Un pépère maous de corps d'armée. Le dessus du panier quoi !

Huit jours durant tout le monde est mobilisé pour écôlle. Tous les disponibles de la caserne y passent : les garde-mites, les infirmagos, les burlingueurs, les tirent l'aiguille, les postiers, les cuisots, les agents de transmission, les palefreniers. Bref ! Tous les super champions de la planquouse qui doivent se remettre à étudier l'ordre serré, les manœuvres d'armes, les défilés et tout le rondibé du radada de la gradouillasserie ostentatoire.

On bêche les jardinets. On gratte les murs. On frotte les parquets. On fait briller les vitres. On blanchit les plafonds. On nettoie tout le matériel. Faut pas qu'il y ait la moindre bavure. Faut que ça colle au petit quart de poil. Qu'on lui en foute plein les mirettes au feuilles de laurier.

Le jour « J ». Tandis que tous les désœuvrés ont pour mission de disparaître du casernement, Antoine est choisi, avec quarante-cinq autres, pour faire partie de la section d'honneur qui présentera les armes.

A tous, on leur refille de magnifiques gants blancs, en peau de zébie ou d'autre chose. Trop grands pour celui-ci, trop petits pour celui-là. Un sous-lieutenant leur fait le ser :

— « Surtout, ne soyez pas impressionnés. S'il vous interroge, répondez n'importe quoi. Le principal, c'est que vous répondez. »

Avec notre caïd, ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd.

Le juteux, Ritter, a sorti sa batterie de cuisine. Une pleine brochette de décorations. Ça a dû être un drôle de bagarreur à la der des der. Il a aussi une sacrée envie de pisser. Il ne tient plus en place. Au plus fort de ses contorsions, il s'écrie soudain dans son typique accent alsacien :

— « Que ceux que ils veulent pipi faire, ils vont. »

Et hop ! En même temps, il détale à toutes pompes vers le « pissoir » indiqué en lettres noires immenses, sur fond de ciment blanc de l'édicule servant à cet office.

Naturellement, tout le monde en fait autant la brayette déjà ouverte. Le sous-lieubitte est affolé. Pourvu que l'étoilé ne rapplique pas à ce moment-là.

A suivre.

RECTIFICATIF

Rendez-vous à :

« OPÉRA-PROVENCE »

Dimanche

13 JANVIER 1991

à 12 heures

VENEZ NOMBREUX !

(Prévenez si possible le bureau)

Le coin du souzize

par Robert VERBA



Malgré le long parcours qu'il y avait pour rejoindre le lieu de leurs vacances, notre ami Trébor et son épouse décidèrent quand même de partir en voiture et de s'arrêter à mi-chemin.

Dans la soirée leurs yeux furent attirés par une affiche vantant un hôtel 3 étoiles pour un prix raisonnable. Ils décidèrent de s'y arrêter et rangèrent la voiture au parking.

Après un petit dîner normal, le directeur de l'établissement les conduisit vers une chambre paraissant correcte et comprenant douche et W.C.

Fatiguée, Mme Trébor fit sa toilette en premier et se coucha.

Son mari, qui faisait sa toilette, l'entendit soudain pousser un cri. Il se précipita.

— Regarde, dit-elle... c'est dégoûtant !

En effet, ce qu'il vit n'était guère attirant : une énorme punaise écrasée !

Immédiatement il fonça vers le téléphone et demanda le directeur.

Ce dernier arriva quelques instants après et constata le dommage...

— Ce n'est rien, dit-il. Sans doute cela provient-il d'un client de passage pas très propre. D'autre part, vous voyez bien que cette punaise est morte et vous n'avez aucune crainte à avoir, vous êtes ici dans un hôtel correct !

Le lendemain matin le directeur interpella les Trébor :

— Alors, dit-il, elle était bien morte cette punaise ?

— Oui, répondirent-ils, elle était bien morte, mais ce que vous avez omis de nous dire, c'est qu'un cortège suivrait son enterrement!!!

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 469

HORIZONTALEMENT :

I. - Meilleurs. — II. - Accouplée. — III. - Urétérale. — IV. - VI. - As. — V. - It. - Senti. — VI. - Eues. — Dosa. — VII. - Tr. - Eprisse. — VIII. - Ter. - Rater. — IX. - Es. - Rossée.

VERTICALEMENT :

1. - Mauviette. — 2. - Ecritures. — 3. - Ice. — 4. - Lotisse. — 5. - Lue. - Pro. — 6. - Eprendras. — 7. - Ula. - Toits. — 8. - Relaissée. — 9. Sées. - Aéré.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 4° trimestre 1990

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à le

Signature.

Écrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-X A, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 75 F par mandat, versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D, ou chèque bancaire.